LA REVUE THÉÂTRALE

Abonnement & Vente à la LIBRAIRIE du FIGARO, 26, Rue Drouot.
Nouvelle Série. N° 9.
Prix net........: 1fr 50
Etranger........: 2fr.

LE THÉÂTRE AU SALON

Socté Natle des Beaux-Arts.





Portrait de Mr Jean LORRAIN
par Mr Antonio de La GANDARA.

LE FIGARO

GRAND JOURNAL INDÉPENDANT A SIX PAGES

DIRECTEUR-GÉRANT : Gaston CALMETTE

CHRONIQUEURS :

EMILE OLLIVIER, VICTORIEN SARDOU, JULES CLARETIE, EDMOND ROSTAND, de l'Académie française;
MARCEL PRÉVOST, MAURICE MAETERLINCK, A. CLAVEAU, GEORGES OHNET, JULES ROCHE, EMMANUEL ARÈNE, ALFRED CAPUS, MAURICE DONNAY, GASTON DESCHAMPS, EDOUARD ROD, ETIENNE GROSCLAUDE, ABEL HERMANT, PAUL STRAUSS, FRANCIS CHEVASSU, ERNEST DAUDET, FRANCIS JAMMES, FŒMINA, HENRY BORDEAUX, PIERRE DE COUBERTIN, GABRIEL DE LA ROCHEFOUCAULD, LE PASSANT, etc.

Le Figaro publie chaque samedi une page de musique.

Le Salon des Abonnés créé par la gérance actuelle, est le rendez-vous de tous les abonnés et amis du grand journal mondain, qui peuvent y faire leur correspondance et y trouver tous les journaux étrangers, les renseignements utiles à leurs achats, téléphone, télégraphe, etc. Trois à quatre fois par mois, des concerts intimes sont donnés dans ce Salon des Abonnés que décorent d'élégantes vitrines où figurent les dernières créations du commerce et de l'industrie parisienne.

PUBLICITÉ

La publicité du **Figaro** est la plus recherchée parce qu'elle est lue par le monde élégant dans tous les pays.

ABONNEMENTS DU "FIGARO"

Paris, Seine et Seine-et-Oise : 60 francs par an avec la prime mensuelle du *Figaro-Modes*
— — — Six mois : **30** francs. — Trois mois : **15** francs.
Départements : 75 francs par an avec la prime gratuite mensuelle du *Figaro-Modes*.
— Six mois : **37** fr. **50**. — Trois mois : **18** fr. **75**.
On s'abonne dans tous les bureaux de poste de France et d'Algérie
Étranger (Union postale) : **86** francs par an avec la prime gratuite mensuelle du *Figaro-Modes*.
— — Six mois : **46** francs — Trois mois : **21** fr. **50**

Les changements d'adresse se font sans supplément de prix. Il suffit d'envoyer une bande d'abonnement.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION, PUBLICITÉ ET PETITES ANNONCES
à l'Hôtel du "Figaro", 26, Rue Drouot, PARIS

Le **FIGARO-MODES** *mensuel est servi* **GRATUITEMENT** *à tous les abonnés d'un an du journal* **LE FIGARO**

(Prix du numéro : **2** fr. net; à l'Étranger : **2** fr. **50**.
Abonnement : **22** fr.; Départements, **24** fr.; Etranger, **28** francs).

Le **FIGARO ILLUSTRÉ** *mensuel, superbe revue artistique avec nombreuses planches en couleurs. Cette année — qui est la vingt-deuxième depuis son apparition — la direction du* **FIGARO** *a fait de nouveaux sacrifices pour augmenter encore l'éclat de cette magnifique publication. La direction en est confiée à M. Roger Milès, notre éminent collaborateur; nous nous sommes également assuré le concours de MM. Henri de Régnier, Romain Coolus, Georges Lecomte, Pierre Veber, Ch Henri Hirsch, etc., ainsi que celui de l'élite des peintres contemporains.*

(Prix du numéro : **3** francs net; à l'Étranger : **3** fr. **50**.
Abonnements : **36** francs par an pour la France et **42** francs pour l'Étranger).

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

Cartes d'Abonnement d'Excursions en Bretagne. — Abonnements individuels

Il est délivré jusqu'au 31 Octobre, des cartes d'abonnement spéciales permettant de partir d'une gare quelconque (grandes lignes) du réseau de l'Ouest pour une gare au choix des lignes désignées ci-dessous, en s'arrêtant sur le parcours ; de circuler ensuite à son gré pendant un mois non seulement sur ces lignes, mais aussi sur tous leurs embranchements qui conduisent à la mer et, enfin, une fois l'excursion terminée de revenir au point de départ avec les mêmes facilités d'arrêt qu'à l'aller.

Carte I. — Sur la côte nord de Bretagne : 1re classe, 100 fr. ; 2e classe, 75 fr.. Parcours : gares de la ligne de Granville à Brest (par Folligny, Dol et Lamballe) et des embranchements de cette ligne conduisant à la mer.

Carte II. — Sur la côte sud de Bretagne : 1re classe, 100 fr. ; 2e classe, 75 fr. Parcours : gares de la ligne du Croisic et de Guérande à Châteaulin et des embranchements de cette ligne conduisant à la mer.

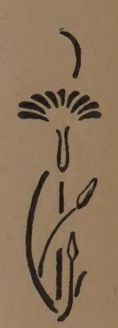
Carte III — Sur les côtes nord et sud de Bretagne : 1re classe, 130 fr. ; 2e classe, 95 fr. Parcours : gares des lignes de Granville à Brest (par Folligny, Dol et Lamballe) et de Brest au Croisic et à Guérande et des lignes d'embranchement conduisant à la mer.

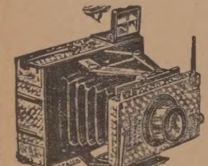
Carte IV. — Sur les côtes nord et sud de Bretagne et lignes intérieures situées à l'ouest de celle de Saint-Malo à Redon : 1re classe, 150 fr. ; 2e classe, 110 fr. Parcours : gares des lignes de Granville à Brest (par Folligny, Dol et Lamballe , de Brest au Croisic et à Guérande et des lignes d'embranchement vers la mer, ainsi que celles des lignes de Dol à Redon, de Messac à Ploërmel, de Lamballe à Rennes, de Dinan à Questembert, de Saint-Brieuc à Auray, de Loudéac à Carhaix, de Morlaix et de Guingamp à Rosporden.

ABONNEMENTS DE FAMILLE

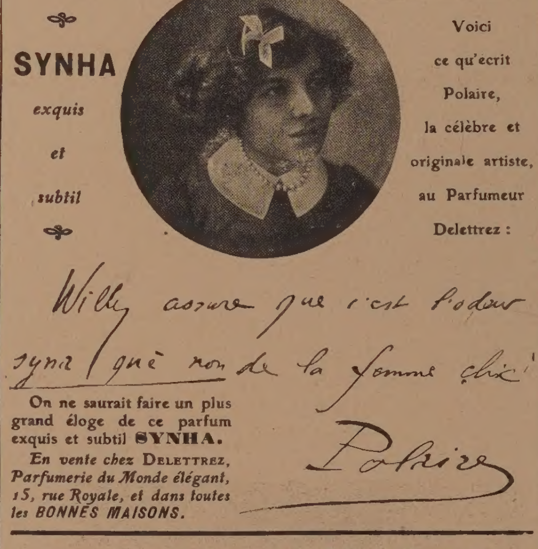
Toute personne qui souscrit en même temps que l'abonnement qui lui est propre, un ou plusieurs autres abonnements de même nature en faveur des membres de sa famille ou domestiques, habitant avec elle, bénéficie pour ces cartes supplémentaires de réductions variant entre 10 et 50 o/o suivant le nombre de cartes délivrées.

Pour plus de renseignements consulter le Livret Guide illustré du réseau de l'Ouest, vendu 0 fr. 30, dans les bibliothèques des gares de la Compagnie.



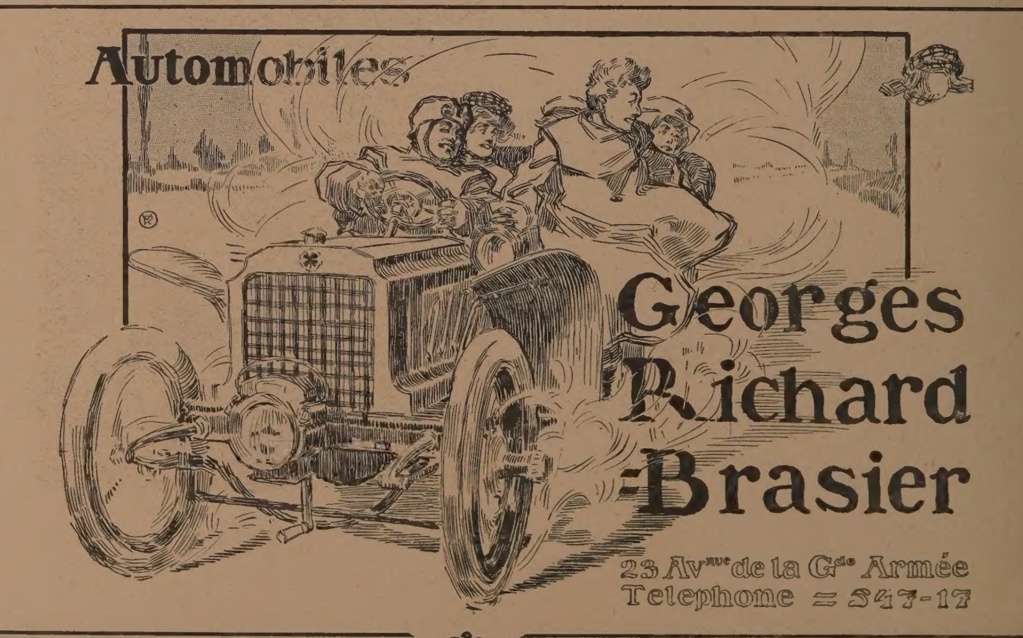


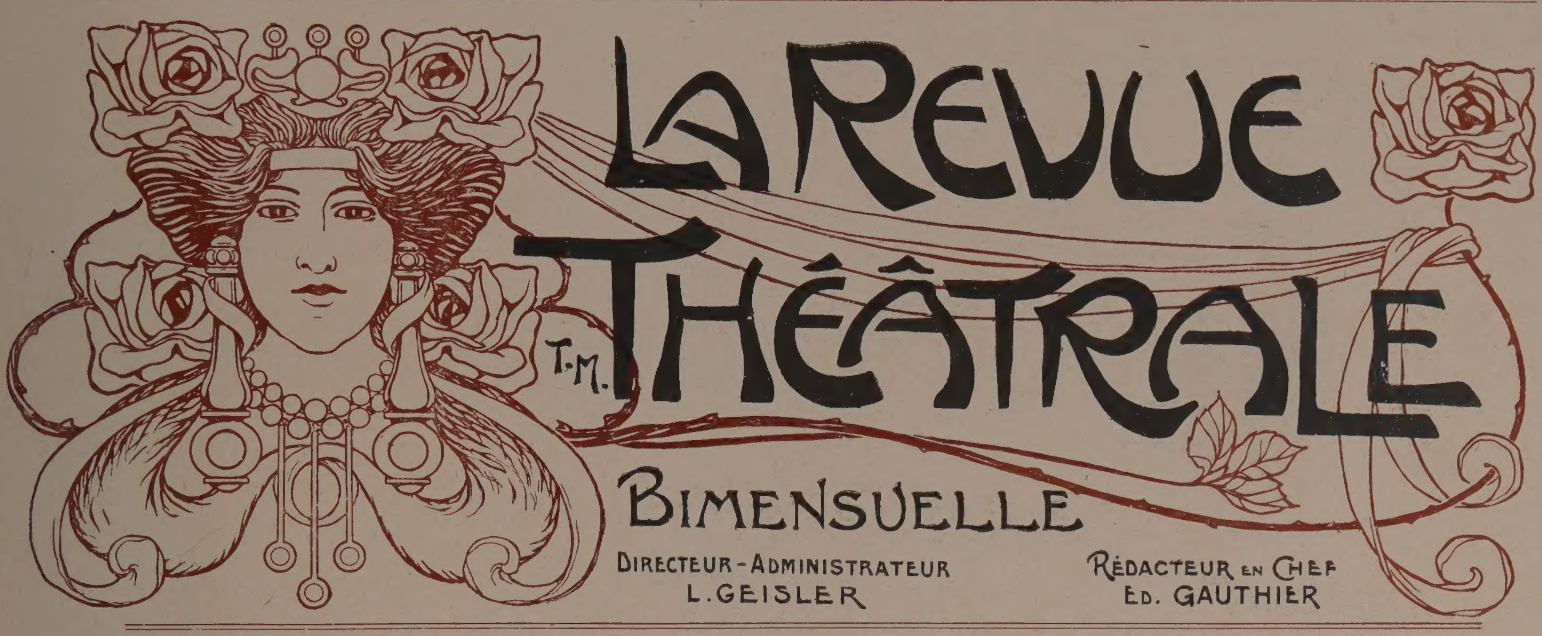












Abonnements :

Un an : Paris .... 36 fr.
— Départements ..... 36 fr.
— Étranger......... 48 fr.

RÉDACTION & ADMINISTRATION
60, Rue de La Rochefoucauld — Paris
Téléphone 271-94

ATELIER SPÉCIAL DE PHOTOGRAPHIE
Couture, opérateur

Abonnements et Vente :
LIBRAIRIE du *FIGARO*, Hôtel du *Figaro*
26, Rue Drouot — Paris.

Le Numéro
France................. 1 fr. 50
Étranger............... 2 fr. »

Publicité
Armand Marrast et Cie
seuls concessionnaires,
19, Boulevard des Capucines
Téléphone 324-82

Bavardages de Théâtre

Comme de coutume, la *Revue Théâtrale* consacre deux numéros spéciaux aux Salons. Elle réunit en bouquets tous les souvenirs et les anecdotes de théâtre épars à travers les salles, et les présente à ses amis.

Quelques années passeront, et le plaisir s'avivera de retrouver dans ces pages nos grands hommes en robe de chambre.

Je regrette, à cet égard, que nous n'ayons pas obtenu licence de reproduire les traits de M. Guitry, peint par Jean Veber.

Ce tableau, d'une couleur si spéciale et d'une intimité si charmante, demeurera dans mon esprit comme un symbole. Certes, la gloire est grande et la consécration enviable, de figurer au Salon. C'est, pour un littérateur, un artiste, un « actuel », à quelque spécialité qu'il appartienne, une jouissance réelle que d'offrir ses traits à la curiosité admirative du public. Mais il y a, dans cette gloire même, des degrés, et le moment suprême est celui du portrait en robe de chambre.

Il y a là un lien touchant établi par le peintre entre les visiteurs et son modèle. Par là même, il est constant :

1° Qu'il est intéressant de pénétrer jusque dans les appartements privés du sujet ; 2° Que le sujet consent avec bonne grâce à vous en ouvrir les portes.

Désormais, M. Guitry a épuisé les joies que comporte la peinture : il est à la veille d'atteindre aux satisfactions plus définitives du marbre. Ses amis tireront un légitime orgueil de cette vérité.

C'est ainsi que les Salons nous apparaissent au point de vue de la célébrité vraie, comme des palmarès officiels où figurent les vrais élus de la Renommée. On a, vraiment, le portrait qu'on mérite.

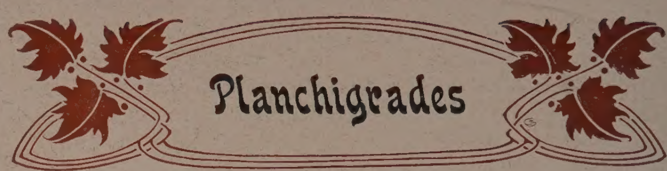
Et c'était une raison de plus, pour la *Revue Théâtrale*, de continuer à publier des « Salons dramatiques », puisqu'elle s'efforce elle-même, ainsi que devraient faire tous les périodiques analogues, de se dégager toujours de l'esprit de dénigrement. Non pas qu'elle se désintéresse du problème que soulève, chaque jour, l'évolution de l'art dramatique. Non pas qu'elle envisage avec indifférence la question du *trust* des théâtres par exemple, mais elle ne veut pas choisir entre M. Catulle Mendès et le Vaudeville et les loue tour à tour si l'occasion s'en présente, de même qu'elle publiera, le cas échéant, le portrait de M. Richemond et celui de M. Alfred Capus, qui fraterniseront ainsi sous ses auspices — une fois n'est pas coutume ! Il n'y a place, dans une revue comme la nôtre, que pour le calme document. Elle ne comportera jamais, et je l'en félicite, ni critiques acerbes ni signatures batailleuses. Les querelles de parti, qui divisent si fort le monde des théâtres, trouvent ici porte close et doivent s'arrêter au seuil.

Paul GAVAULT.

Cl. Rev. Théât.

Portrait de M. Henry ROUJON, par M. J.-J. WEERTS.

Portrait de *Mlle Gabrielle-Dorziat*, dans son rôle du *Retour de Jérusalem*, par Mlle Marie VILLEDIEU.



Planchigrades

Le soir du vernissage, ma petite amie Ethel était si lasse, si migrainée, qu'elle ne voulut point me garder auprès d'elle et me mit gentiment à la porte me recommandant de jeter à la boîte une longue lettre pour Londres — celle qu'on va lire. Car vous pensez bien que je me suis empressé d'ouvrir l'enveloppe confiée à mes bons soins, afin d'en publier le contenu dans la *Revue Théâtrale*, au lieu d'aller follement dilapider vingt-cinq centimes de port...

« Dearest Meg,

« Naturellement, je dois vous parler au sujet du Salon et de son vernissage qui a été the most Parisian thing, bien entendu. Ça me semble drôle assez que vous êtes à Londres en ce moment, petite french girl, et que c'est moi qui dois vous donner les nouvelles de votre naughty Paris.

« Vous pensez que nous avons eu les cartes pour le jour chic et que dès dix heures a. m. nous étions là avec Mabel et dear Reggie. J'avais une toute simple robe en chiffon gris pâle avec des petites embroderies vert émeraude, très, très chic, dear, sans être trop habillée, car ce n'est vraiment pas bien d'être trop habillée maintenant pour le Salon. Nous avions une table retenue, naturellement, et le menu commandé d'avance avec des fleurs sur la table and every thing !...

« Tout de suite, nous avons vu le Sargent et le Whistler et beaucoup de jolies toilettes. Je dois dire que ce jour-là on ne pense guère à la peinture et pour nous, nous aimions seulement de voir des nice dresses et des célébrités ; j'adore de regarder out of the stage tous ces acteurs et actrices et je ne puis pas comprendre comment avec toutes ces saletés qu'elles mettent sur leur face, elle ont encore une si jolie complexion et quelques-unes ne sont pas maquillées du tout, ou si adroitement que ça se montre pas. J'aime beaucoup aussi d'écouter les conversations des gens, et ce jour-là ce n'est guère difficile, car ils parlent tous, non pour les gens avec qui ils causent, mais comme pour être entendus, à moins que je ne me trompe. Tout-Paris était là, Meg, ce Tout-Paris si amusant et beaucoup d'anglaises et d'américaines, quelques-unes pas chic du tout.

« Mme Réjane, à travers son face à main, admirait en peinture Suzanne Desprès, pendant que celle-ci souriait fin en regardant tout près de son portrait un tableau risqué : deux Cupidos s'embrassant la bouche sur un pont, « le Pont des Soupirs », disait-elle. Marthe Brandès fronçait un peu trop les sourcils devant le Guitry, de Jean Veber, qui a une si jolie dressing-gown rose; c'est tellement comme lui et d'une façon si amusante, et so clever ! Mais peut-être elle ne l'a jamais vu dans une si jolie robe de chambre. Pendant que j'admirais cette peinture, j'ai entendu une très jolie personne, Robinne, je crois elle s'appelle, qui disait à Le Borne qu'elle voudrait tant voir Carolus Duran. Isn't funny ? Nous connaissons toutes Carolus tellement de vue et j'étais si surprise qu'une française ne le connaît pas !

« Nous avons rencontré, sous son chimney top-hat, le père de Claudine : Willy, avec sa fille Polaire, naturellement, dévisageant, lui avec ses gros yeux à fleur de tête, elle avec ses longs et beaux yeux « his little gipsy girl »; le grand Jean Lorrain, de La Gandara ; il a des si jolies mains dans ce tableau, si vous saviez, et une grosse perle à une bague qui est aussi grosse que la plus grosse à mon collier... Alors Jean Lorrain était là aussi et il s'est produit quelque chose que je n'ai pas bien compris ; mais tout le monde a ri : Willy,

Clichés Revue Théâtrale.



Croquis de M. Georges BALLOT pour son tableau *Quintette*.



Quintette, par M. Georges BALLOT.

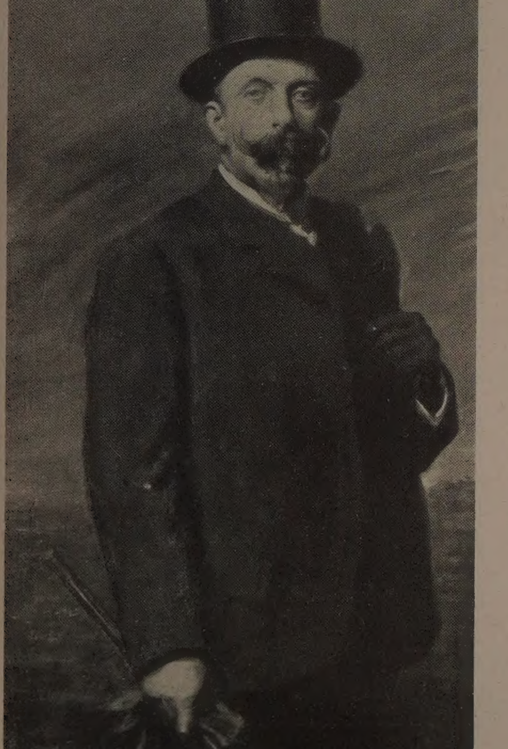
grognon, avait l'air de s'en aller d'une façon boudeuse et de ne pas voir Jean Lorrain avec qui parlait Polaire et celui-ci s'est écrié au haut de sa voix : « Voyons, Willy, si vous continuez à me tourner le dos, votre réputation est fichue ! » Là, tout le monde a ri et Reggie n'a pas voulu m'expliquer exactement pourquoi, ce doit être quelque chose très risqué, n'est-ce pas? Il y a aussi un portrait de ce Willy au sujet duquel le critique américain Pierre Veber disait très drôlement : « Voici un Willy maigri, sévère, repentant, enfin! » C'est ça qui m'étonnerait car j'ai toujours été dit qu'il était the most wicked man in Paris. Justement, peu après, j'ai dit How d'ye do? à Marcel Boulestin, son secrétaire, qui était avec des américaines naturellement, vous savez, celui que Frank Richardson dit... « a young man called Marcel, who dresses most horribly well...» C'est vrai qu'il avait un si chic gilet ; il me dit qu'il prépare avec Willy un « Guide du Parisien dans Paris » ; je crois que ce ne sera pas encore pour jeunes filles !... Alors Meg, ils avaient la table voisine de la nôtre pour le lunch et nous sommes tous partis ensemble. On a traversé vite, vite, car on mourait de faim et puis vraiment avoir regardé au moins dix tableaux pour un matin de vernissage, c'est tout à fait assez.

« Pour le lunch, c'était très amusant, il y avait beaucoup de gens que nous connaissions (Mrs. S. of course witk such a funny dress! Isn't she aw ful ?) et vous savez, avec nos fleurs sur la table, nous étions vraiment the smartest party, oui ma chère!...

« Après, on a marché dans ces salles, et il faisait si chaude! Qui n'a-t-on pas vu? Encore Willy, mais avec une autre girl, jupes courtes, cheveux courts et des yeux très joliment bleus, et puis, en toilette amusante : Mlle Yrven; Mlle Lanthenay, que je prenais pour Jeanne Granier; Angèle Héraud qui n'est pas régulièrement belle, je trouve, mais que les hommes déclaraient chic; une drôle de petite blonde, Alice de Tender; une vraie artiste, Mlle Dorziat, plus jolie que son portrait et qui disait à un auteur : « Adoucissez-moi mon rôle si dur du troisième acte, vous serez un brave homme! »; Jeanne Brelly, Suzanne Demay, Paulette Debacker et autres théâtreuses de music-halls, toutes avec de grands voiles pendant derrière le chapeau, Biarritz ou Monte-Carlo style, moi, je n'aime pas ça pour Paris.



Croquis de M. Georges BALLOT, pour son tableau *Quintette*.



Willy *(portrait)*, par M. MYRTON-MICHALSKI.

« J'ai vu encore Tarride qui était si bien dans l'*Esbroufe*, et Marthe Régnier; Agnès Sorel, du Théâtre-Français (je ne suis pas bien sûre du prénom, mais c'est une somptueuse personne); M. Coquelin, le Cadet, qui n'a pas son portrait et c'est la première fois pour vingt-trois ans; Abel Deval qui ne joue jamais moins de trois cents fois ses pièces; Berthe Bady avec sa chic toilette de Mrs. Tanqueray; Carmen de Raisy en arrêt et les narines palpitantes devant Miss Manfred, baptisée *Chérubin* par Jacques Blanche; il est toujours plein de talent ce James White et si occupé qu'il ne peut peindre tous les portraits qu'il promet. (Vous ai-je dit que Max Beerbhom avait fait de lui une caricature simplement étonnante? j'aime bien aussi son portrait par Simon). Et encore Mitzy-Dalty, qui a dit tant de vers dans sa vie, la majestueuse Paule Andral, Émile Fabre qui rabouille et Gabriel Fabre qui musique, Ferdinand Hérold que le pape vient de nommer évêque *in partibus* de Sainte-Aphrodite, le philosophe nietzchéen Henri Albert, André Gide supérieur et méprisant, Bailby, le seul français que je connaisse qui a des convictions sans les défendre



Clichés Revue Théâtrale.

Croquis de M. Georges BALLOT. pour son tableau *Quintette*.



La *Tristesse du Départ*, par M. BELLERY-DESFONTAINES.

grincheusement ; Alcanter de Brahm qui garde son monocle, même au bain. Et nous n'avons pas pu rencontrer Sarah Bernhardt, nous étions si fâchés ; on a vu de Max, par exemple (vous avez su qu'ils ont eu une querelle ensemble) et Laparcerie-Richepin qui a toujours l'air de faire des tableaux vivants à la ville, et Mlle Sylviac (allô ! allô !... le 131-00 !). J'ai vu des chanteurs aussi : Renaud, qui était si admirable dans *Rigoletto* — à propos, il m'avait semblé caruso meilleur à Covent-Garden, la dernière saison, Jeanne Hatto at her best.

« Vous savez, dearest, je ne puis pas vous citer tout le monde, il y avait une telle foule qu'on ne pouvait plus rien voir l'après-midi ni même les toilettes. J'étais si contente d'être simple, parce que tant de femmes avaient l'air over-dressed et c'est ridicule, aussi ridicule que la coutume qu'elles ont à Paris d'aller en costume tailleur, le soir, dans les théâtres.

« J'ai entendu, en passant pour aller prendre le thé, l'italien Boldini qui aimait seulement dans le portrait (si beau) de la comtesse de Castellane, le petit chien Charley et le fauteuil qu'elle est assise dedans. Pendant qu'il racontait ces méchancetés, il n'entendait pas Galipaux qui disait : « La princesse de Hohenlohe et toutes les femmes du monde que peint ce Boldini de Ferrare, elles paraissent exactement des grues, je pense quand il peindra une grue, elle paraîtra une femme du monde ! » Ce Galipaux, il est un aussi bon critique de peinture qu'il est un bon policeman-dancer dans la Revue des Folies-Bergère ! Et nous avons encore une fois rencontré Willy, avec une troisième Claudine, la vraie, celle qui a écrit des *Dialogues de Bêtes* tellement genuine ! C'est sa femme pour tout de bon. Elle est délicieuse.

« Je rêve devant les soirs mélancoliques de Billotte, et la si pénétrante, douce poésie de Pierre Lagarde ; j'aime les prés de Mathey à Conloubet ; je rougis devant l'*Étreinte* impropre de La Touche ; je m'amuse au gesticulateur français cabotin d'Hector Dumas, et au *Moulin de la Galette*, où Minartz montre les danseuses valsant entre elles... A propos, c'est Eva, m'assure Flossie, qui a posé pour ce séduisant Aman-Jean dont René Vivien aimait « les yeux verts comme l'aube et bleus comme la brume ».

« Vraiment, Meg dear, je suis morte de fatigue et je vais me coucher de bonne heure ce soir ; et puis, chaque jour je vois comme la langue française est plus compliquée, c'est vraiment quelque chose terrible. Tout à l'heure, déjà, je n'avais pas compris la plaisanterie de Jean Lorrain, et un peu après, comme nous allions déjeuner, j'ai entendu quelqu'un qui disait : « Maintenant, allons casser une croûte » et un peintre a dit : « Monsieur, je vous en prie, n'abîmez pas mon tableau ! » Well, on a ri et moi je ne vois pas le rapport, c'est décourageant ! What about the Royal Academy ? Est-ce aussi mauvais que d'habitude ? Revenez bientôt, le Bois est délicieux et je n'aime pas quand vous êtes loin de moi... Vous retournerez plus tard à Londres, quand Paris sera trop chaud ; alors vous aurez la saison sur la Rivière. Ah ! nous ne penserons pas à des vernissages à ce moment !... »

P. C. C. :

HENRY MAUGIS.

Composition de M. BELLERY-DESFONTAINES, pour le cadre de son tableau *Tristesse du Départ*.



Composition de M. BELLERY-DESFONTAINES, pour la *Tristesse du Départ*.

Cl. Creveaux.



LE CHERUBIN DE MOZART

par M. Jacques-Émile BLANCHE.

Bérénice chanta le rôle de Chérubin. Elle lui allait au cœur, la musique de cet étincelant Mozart, qui, dans sa dernière nuit, disait : « J'ai déjà le goût de la mort sur la langue ».

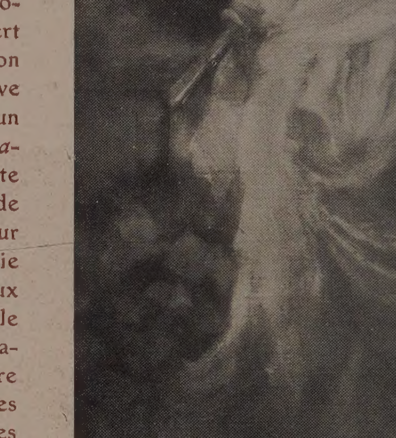
M. B.

Étude des *Troyens à Carthage*, par M. ROLL.

LE SALON

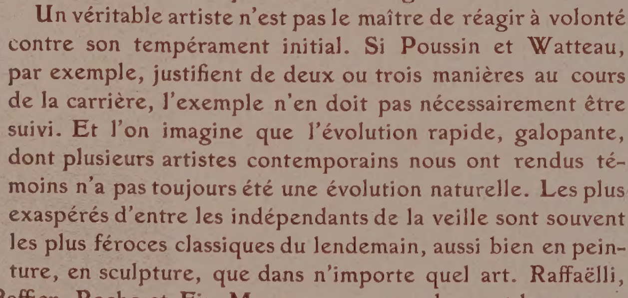
De la Société Nationale des Beaux-Arts

Ce ne sera pas une minime tâche que celle du collectionneur empressé à réunir dans sa bibliothèque tout ce qui s'est écrit sur l'art contemporain. Si Taine ou les Goncourt ont pu faire tenir en quelques volumes leurs études esthétiques sur les époques et les genres les plus enclins à solliciter leur attention et leur goût, si la peinture, par exemple, des XVII° et XVIII° siècles permet encore le cadre restreint d'un vade-mecum portatif, il apparaît autrement difficile de pouvoir équitablement mettre en évidence tous les peintres, qui depuis un siècle ont fait preuve de talent. Dans les arts plastiques, de même qu'en littérature, l'œuvre socialisatrice engendrée par la Révolution a produit ses effets, et ouvert un champ plus large à l'expansion des cerveaux créateurs. La preuve qu'un progrès se réalise, c'est qu'un voyage autour du *Salon de la Nationale* permet de se rendre compte de l'absence totale, ou presque, de peinture historique et militaire (*le Bey de Tunis*, de M. Aublet, pouvant être tenu en somme pour un portrait), deux états esthétiques d'entre les moins élevés au point de vue de la philosophie de l'Art. L'impression générale qui, après ce réconfort satisfaisant, se dégage de ces nombreux envois, quinze cents peintures environ, c'est, à l'exemple des salons précédents, un louable sentiment de recherche et de pénétration de la vie et de la nature. Tant que les œuvres n'apparaissent pas définitives, et c'est le cas des Fernand Piet, des Minartz, des Milcendeau, voire même de Desvallières et de Lavery, c'est l'impressionnisme plus ou moins violent qui les caractérise ; c'est la tâche qui prédomine, fait valoir, et tôt ou tard appellera le fini des contours, le modelé et toute la savante cuisine des chefs-d'œuvre.



L'Ingénue, par M. ARMAND BERTON.

L'essentiel est d'y conserver l'originalité. Malheureusement, cette qualité est tellement rare, que la plupart des artistes sont le plus souvent obligés de se contenter de mettre à profit l'originalité de ceux qui les ont précédés dans la voie que momentanément ils s'efforcent de suivre. Cela est également visible en sculpture, où depuis Auguste Rodin, dont le *Penseur* suscite cette année tant d'appréciations diverses, et Constantin Meunier, dont on admire d'un commun accord le *Mineur au repos*, l'esthétique moderne n'a pas découvert d'autres filons inexplorés. D'autres œuvres, plus voisines du colorisme, mais dont les auteurs ont fait preuve précédemment d'une filiation très nettement nuancée d'impressionnisme, justifient en quelque sorte la preuve de cette évolution vers la saine beauté. J'en prends à témoin des maîtres tels que Lebourg, Raffaëlli, Aman-Jean et Detroy, ainsi que les œuvres puissantes du regretté Whistler.



Dessin de M. ROLL.

Un véritable artiste n'est pas le maître de réagir à volonté contre son tempérament initial. Si Poussin et Watteau, par exemple, justifient de deux ou trois manières au cours de la carrière, l'exemple n'en doit pas nécessairement être suivi. Et l'on imagine que l'évolution rapide, galopante, dont plusieurs artistes contemporains nous ont rendus témoins n'a pas toujours été une évolution naturelle. Les plus exaspérés d'entre les indépendants de la veille sont souvent les plus féroces classiques du lendemain, aussi bien en peinture, en sculpture, que dans n'importe quel art. Raffaëlli, Thaulow, Cottet, comme Baffier, Roche et Fix Masseau nous en donnent la preuve.

Bref, il semble que depuis quelque temps, cette impacifiable lutte des classiques et des coloristes se traduise par un léger avantage en faveur de ces derniers. Les disciples de Jean-Paul Laurens, de Benjamin Constant et de Lefebvre, voire ceux de Gérôme, s'affirment dans le sens des tonalités les plus hardies et les plus pures, quand on examine le portrait de Mlle Yrven, par Albert Fourié, et celui d'Alphonse Humbert, par Dagnaux,



Dessin de M. ARMAND BERTON, pour son tableau *L'Ingénue*.

Clichés Revue Théâtrale.

et les œuvres si vivantes, si profondément pensées de Morisset ; et il n'est pas jusqu'à Miss Lée Robbins elle-même qui n'ait su donner à son personnage féminin chauffant contre une cheminée de salon un joli sien petit pied, du moins deviné tel, toute la chaleur et la force d'attraction, la communicativité sympathique parfois absente des œuvres nuageuses de Mme Delasalle.



Les marchandes d'horoscopes, par M. JEANNIOT.

Au point de vue dessin, M. Albert Besnard, avec ses trois portraits, placés comme autant d'étapes décennales de sa déjà longue suite d'œuvres picturales, se distingue, lui aussi, de beaucoup de peintres impressionnistes, car le crayon n'a pas de secrets pour lui lorsqu'il ébauche une esquisse. Et M. Eugène Carrière aussi, alors même que le relief à peine visible des personnages de sa *Famille du Dr Gorodichze* donne à ses œuvres, depuis plusieurs années, comme un aspect fantasmal et lithographique, évocateur d'une atmosphère où les choses n'auraient qu'une catégorie de couleurs, c'est-à-dire le gris.

Mais autour de ces deux maîtres, on pourra grouper dans une commune sympathie les envois plus ou moins commentés de M. Jacques Blanche, dont le Barrès au masque très ingrat rend plus joliette la petite Bérénice, âme compliquée exilée de son jardin ; les portraits et les paysages, prédominants cette année en quantité, de Guinier, de Costeau, de Buysse et de Biessy ; ceux de Mme Suzanne Desprès, par Guirand de Scevola, et de Mlle Gladys Maxhance, par Brindeau. Les *Vues de Saint-Tropez*, de M. Paillard, feront songer aux bleus ardents des ports marseillais de Montenard, comme à ses *Arènes d'Arles*, illuminées par une atmosphère effrénément azurée.



Dessin de M. JEANNIOT, pour son tableau *Les marchandes d'horoscopes*.

Aux violets agréables qui teintent les fonds de toile de Lebourg, aux vivantes études de Thaulow, s'opposera dans notre esprit la robustesse et la plénitude de chair de Roll et de Friant, la magie troublante du regard de Mlle Dortzal, fixé par Dagnan.

Le nu trouvera dans les deux camps, classique et romantique, des formules intelligentes avec, d'une part, Gervex, Frappa, dont le dernier portrait de femme réhabilitera la mémoire artistique, et de l'autre Legrand et Courtois, si ce dernier veut bien prendre garde aux pentes irrésistibles où son procédé le peut conduire.

Il y aura toujours des bretons bretonnants, tant que Fernand Piet, Le Gout Gérard, Le Pan de Ligny, Kopman, Lewissohn, et même Maurice Denis apporteront leur contribution annuelle au Salon ; la vie rustique aura pour narrateur consciencieux M. Charles Milcendeau, dont on aime en général la *Fileuse au Rouet*. Les paysages parisiens eux-mêmes ont leurs annalistes périodiques, fournisseurs attitrés des collections pittoresques, dans Bourgonnier, Houbron, Abel Truchet, toujours si pimpant dans ses aspects montmartrois, dont mieux que personne il sait faire valoir le côté pittoresque. Mais à reprendre l'éloge qui n'est plus à faire des Boertson, des Osterlind et des Anglada, les visions flamandes de Willaert et les marines de Harrisson, appoints notables de l'élément étranger de ce Salon, à détailler la part d'efforts de chacun, on s'exposerait à franchir les limites du cadre imparti à cette étude, à empiéter sur des attributions voisines que nous prenons souci de respecter à la lettre.

On signalera peut-être, à côté de celles de Dumont et de Mme Lisbeth Delvolvé, les fleurs plus fleuries et plus odoriférantes par leur gamme empourprée, de Mme Marie Cornélius, et les solides chemineaux de Walter Waes. Et l'on reviendra toujours en outre sur les mêmes noms, bienheureux soit-on de les pouvoir signaler, Carrière, Besnard, Roll, Carolus Duran et Dagnan-Bouveret. Ceux-là étant cités, on tentera d'y ajouter un petit nombre de personnalités que leurs œuvres désignent spontanément à nos regards. Rien n'est plus aisé en effet, à l'œil exercé, que de discerner les coups de pinceau des maîtres consacrés et de ceux qui tendent à le devenir. C'est à cette expérience que l'on s'aguerrit à travers les musées, et le Louvre nous paraît un criterium excellent, au demeurant, pour juger de la valeur des productions actuelles. Mais à défaut de génies, il aura été aisé de discerner une ascendance de progrès tellement



Le Promenoir, par M. JEAN BÉRAUD.



Gitana chanteuse des rues (Espagne), par M. Gustave COLIN.

marquée chez deux d'entre nos futures gloires de la peinture, MM. Charles Cottet et Lucien Simon, que leurs noms se peuvent inscrire sans réticence à côté de ceux des grands patrons qui honorent la palette française.

Les paysages marins et le *Pardon de Sainte-Anne-la-Palud*, du premier, la *Messe en Bretagne*, du second de ces deux peintres, sont deux manifestes victorieux par quoi triomphe le mouvement de réalisme distingué qui se dessine depuis plusieurs années dans l'art français. Et s'il faut citer encore une page magistrale et digne d'un musée, pour mettre en valeur le Salon à l'organisation duquel veillent si aimablement MM. Dubufe et Raguet, c'est au portrait de Lord Ribblesdale que songera le critique avisé, laissant de côté pour un instant l'immensité décorative de la *Bretagne exaltée*, de M. Berteaux, et les humoresques pochades de Jean Veber, de Guillaume et de J. Béraud.



Théâtre-Concert, par M. Gaston LATOUCHE.

Ceci posé, nous descendrons au jardin reposer notre œil un peu malmené, et nous donnerons un bon point d'attention, à l'art consciencieux dont témoignent les bustes de Rodin, de Schnegg et de Dampt, la grâce des sujets de Voulot, et de Mlle Pouplet, la virilité de Bourdelle et de Pierre Roche, voire le maniérisme un peu chargé des statuettes de Carabin Rupest, la grâce puérile du petit buste d'enfant de Mme Clément-Carpeaux, et la finesse, un tantinet alourdie, d'un buste de M. Fix Masseau dont on est tenté d'attribuer au modèle plus de distinction et de régularité faciale.

Enfin la céramique verra son diabolisme plus qu'à demi dompté par la savante et inlassable patience de Taxile Doat, qui sertit de ravissants médaillons au milieu de ses plats aux teintes irisées, de Delaherche, de Thesmar et d'Ernest Carrière, (le frère du peintre, ceci dit afin de renseigner nombre d'ignorants,) lequel s'attaquant aux grands feux, s'offre, moderne Palissy, avec des vases ornés de masques félins et de courses infernales aux souris, avec des appliques du meilleur effet, la surprise révélatrice de teintes jusqu'alors pour ainsi dire inconnues.

On objectera peut-être enfin, ultime critique, l'impression de déjà vu qui se dégage des nombreuses toiles et même des meilleures présentées cette année. L'explication en est fort simple. Nous les avons, en effet, remarquées au cours des expositions automnales, indépendantes, féminines, particulières, et parmi les petits salons des grands cercles.

Elles nous apparaissent ici comme de récentes connaissances.

Comment y remédier ?

En abolissant les petits salons et les expositions préalables ?

Or c'est précisément par leur moyens que l'art trouve son issue la plus large. — Alors, supprimez les grands salons ? — Nous y voilà donc. — Mais les médailles et les récompenses, vous n'y pensez pas ? — Si fait, pensons-y toujours, mais n'en parlons jamais.

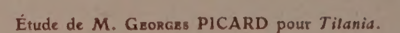
Alcanter de BRAHM.

Dessin de M. Gustave COLIN.





Clichés Revue Théâtrale.



Étude de M. Georges PICARD pour *Titania*.

[illegible] pures gloires de la peinture, MM. [illegible]
[illegible] peuvent inscrire sans réticence à côté de
[illegible] française.
[illegible] *Pardon de Sainte-Anne-la-Palud*, du premier, [illegible]
[illegible] deux peintres, sont deux manifestes victorieux

[illegible] par M. Gaston LATOUCHE.



Titania

LA PEINTURE

Les Salons annuels, qu'ils se placent sous le patronage officiel, comme le grand bazar à tableaux de la Société des Artistes français, ou qu'ils gardent leur indépendance, comme l'exhibition plus restreinte de la Société Nationale des Beaux-Arts, subissent tous la même loi de tassement ou pour mieux dire d'affaissement graduel. On commence par des explosions d'art ; on tire des feux d'artifices qui font attrouper les passants ; puis l'enthousiasme baisse ; des traditions s'établissent ; tout finit par de sages alignements et de méthodiques éclairages. C'est depuis longtemps le cas de la S. A. F., et depuis quelques années celui de la S. B. A. Les sœurs rivales n'ont plus grand chose à s'envier comme aménagement bourgeois et moyenne grise. Dans ces conditions, on m'excusera de ne pas philosopher sur le fait accompli ni chercher à dégager le sens général d'une exposition qui n'offre — et au fond ne saurait plus offrir — aucune caractéristique spéciale. Aussi bien ma tâche est limitée, mais suffisante ; elle consiste à signaler dans cette Revue, qui a pris une place si considérable et si justifiée en tête de la presse théâtrale, les œuvres se rapportant au théâtre. Elles sont assez nombreuses et assez variées pour former dans le grand Salon un Salonnet esthétique dont presque tous les envois mériteraient de survivre au déballage de tant de toiles peintes assurées de rares lendemains.

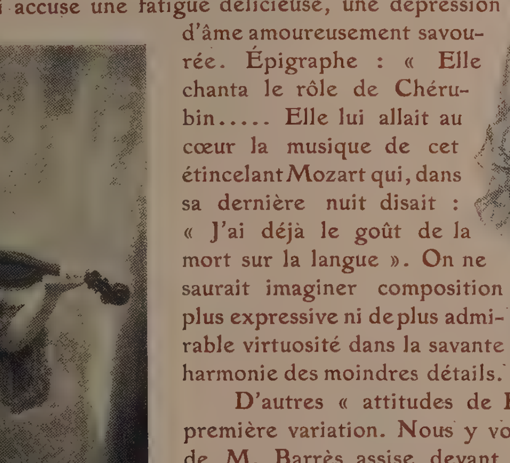
Portrait de *M. Henri de Wendel*, par M. ÉDOUARD SAIN.



Portrait de *Mlle Suzanne Carruette*, par M. ÉDOUARD SAIN.

Sur le fond parfois trop discret de la grisaille ambiante se détachent en vigueur les tableaux de M. Jacques Blanche. La page maîtresse est l'incarnation du Chérubin de Mozart par la Bérénice de M. Maurice Barrès dont le peintre s'est idéalement épris, à la façon dont Victor Cousin s'éprenait de Mme de Longueville, de Mme de Chevreuse et autres belles frondeuses.

En costume noir et argent, avec une note bleue qui égaye la tonalité générale, Bérénice repose dans un fauteuil doré ; figure mince et mièvre aux lèvres un peu détendues, jambes fines et nerveusement croisées, bras qui s'abandonnent, toute la ligne de cet adorable travesti accuse une fatigue délicieuse, une dépression d'âme amoureusement savourée. Épigraphe : « Elle chanta le rôle de Chérubin..... Elle lui allait au cœur la musique de cet étincelant Mozart qui, dans sa dernière nuit disait : « J'ai déjà le goût de la mort sur la langue ». On ne saurait imaginer composition plus expressive ni de plus admirable virtuosité dans la savante harmonie des moindres détails.



Étude de M. SAIN pour son portrait de *Mlle Jeanne Carruette*.

D'autres « attitudes de Bérénice » complètent cette première variation. Nous y voyons la mystérieuse héroïne de M. Barrès assise devant son miroir, en costume de petite Cendrillon, avec cette légende explicative : « Mon inclination ne sera jamais sincère qu'envers ceux de qui la beauté fut humiliée.... enfants froissés, souvenirs décriés... » ; elle apparaît aussi debout et penchée vers la glace, confiant à sa propre image ce « secret dans l'âme » avec lequel le subtil romancier nous assura qu'elle naquit. Tout cela est exquis et d'une merveilleuse psychologie picturale.

L'exposition de M. Jacques Blanche contient encore un petit chef-d'œuvre qui commente non plus du Barrès, mais la célèbre partition de M. Gustave Charpentier : « Etude pour une *Louise* ». Le trottin sentimental du compositeur montmartrois

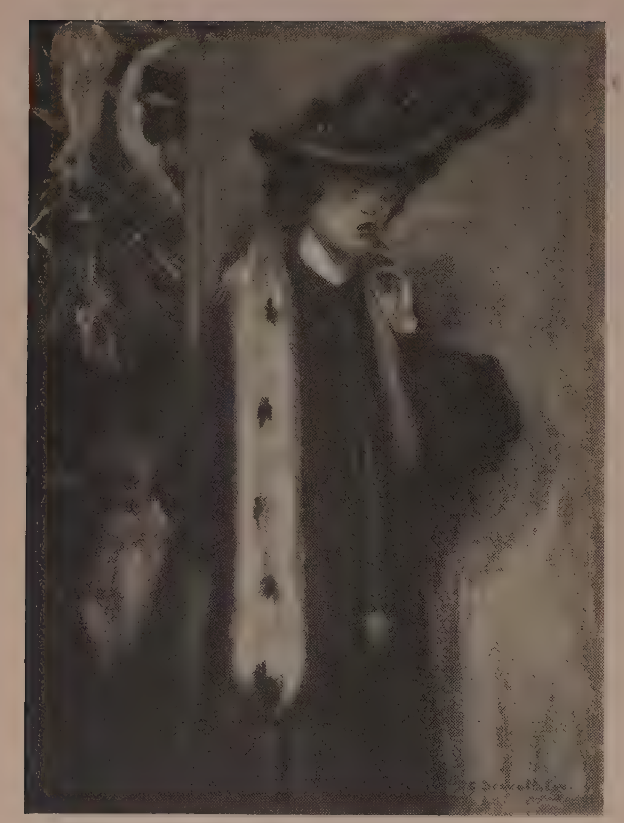


Portrait de *Mlle Jeanne Carruette*, par M. ÉDOUARD SAIN.



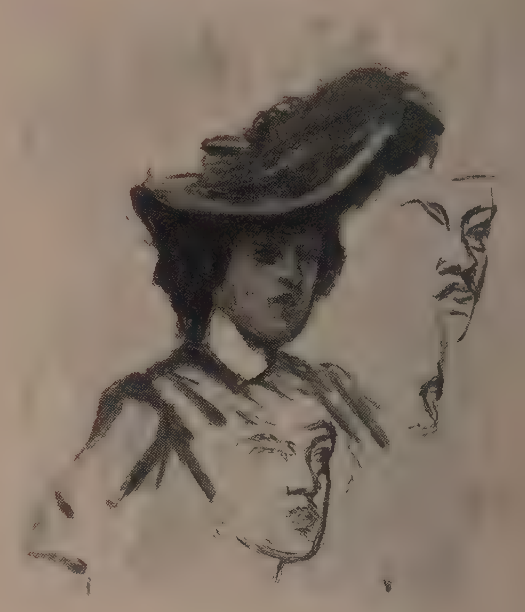
Clichés Revue Théâtrale.

Dessin de M. ÉDOUARD SAIN pour son portrait de *Mlle Suzanne Carruette*.



Un coin du Moulin-Rouge, par M. Georges DESVALLIÈRES.

apparaît dans son véritable milieu, avec ses entours familiers. Elle est assise sur une chaise de paille, devant une commode en noyer tout ce qu'il y a de plus faubourg Saint-Antoine. Un chapeau à trois francs quatre-vingt-dix, un corsage grisâtre, une jupe d'étoffe commune lui composent un accoutrement en parfaite harmonie avec cet humble décor. La pose est simple et naturelle, le regard sérieux, presque triste.



Étude de M. DESVALLIÈRES pour *Un coin du Moulin-Rouge*.

M. Jeanniot n'est pas seulement un observateur très sagace de la vie parisienne, mais un peintre d'une étonnante sûreté de métier dont les tableaux passeront au Louvre comme ceux d'un Boilly du vingtième siècle. Signalons trois morceaux du plus savoureux éclectisme, parmi ses envois de cette année qui comprennent deux paysages et un portrait. Les *Marchandes d'horoscopes* donnent la note populaire. Ces débitantes d'avenir forment un groupe presque macabre et d'une saisissante notation. Une vieille femme aveugle et deux gamines aux visages vicieux, fleurs du bitume parisien depuis longtemps fanées, traînent leurs savates sur le pavé d'un carrefour. Aux mains des fillettes et sur leurs blouses en loques, pendent les petits papiers bleus, verts et roses, couleur d'espérance. L'étude, intitulée la *Grand'mère*, n'est pas d'une philosophie moins intéressante, ni d'une exécution moins serrée : figure sèche, teint mat et recuit sous la coiffure plébéienne, attitude songeuse ou simplement déprimée dans la chambre où sont rassemblées les épaves d'un antique mobilier.

Par un très habile et très heureux contraste qui montre l'universalité de son talent, M. Jeanniot oppose à ces notations d'humble vie un tableau lumineux et d'élégante mondanité : *Ritz, juin 1903* qui fournirait une maquette de décor pour remise à la scène des *Viveurs* de M. Henri Lavedan. Ce dîner en plein air, dans le jardin fleuri d'un restaurant à la mode, sous le ruissellement des lampes électriques, est la plus intéressante collection de physionomies boulevardières ; robes des grands couturiers traînées le long des petites tables, immenses chapeaux et chevelures teintes, blancheur des plastrons et reflets des hauts-de-formes, sans oublier le violent repoussoir des verdures, poussées de ton par l'éclairage artificiel, mettent en pleine valeur les figures blêmes, les visages d'inquiétude ou de proie.



Danseuse, par M. Louis LEGRAND.

M. Jeanniot laisse ses tableaux s'exprimer pour ainsi dire eux-mêmes, dégager leur sens personnel et leur intime philosophie. M. Albert Guillaume a pris, comme caricaturiste, l'habitude d'éclairer plus directement sa lanterne : le peintre qu'il nous révèle cette année dans une série de cinq envois qui font de l'argent, beaucoup d'argent — entendez par là, en argot de vernissage, qu'on stationne avec ferveur, qu'on foisonne tumultueusement devant leur bout de cimaise, — ne saurait comme le dessinateur recourir à l'explication de la légende écrite. Du moins souligne-t-il ses intentions au moyen de quelques traits incisifs et décisifs. En regardant *Musique savante*, impossible de ne pas deviner quel genre de partition exécute ce soir-là l'orchestre de M. Taffanel, dans la salle rouge et or de l'Opéra-Garnier. Les personnages de ce petit Daumier ont des attitudes aussi éloquentes, mais plus crispées que celles de Bérénice ; l'un bâille à se décrocher la mâchoire, l'autre lutte désespérément contre la somnolence qui incline vers le parterre son crâne aux luisants de pomme d'escalier ; une dame adipeuse lorgne les loges ; sa voisine, longue et modern-style, fait les yeux blancs de « celle qui comprend. »



Portrait de *M. Camille Lemonnier*, par M. Emile CLAUS.

Clichés Revue Théâtrale.



Jardin-Concert, par M. ANGLADA-CAMARASA.

Ce petit tableau, où la saveur d'une exécution très personnelle et d'un capiteux coloris s'unit à l'humour le plus parisien, suffirait à classer le dessinateur d'hier parmi nos meilleurs peintres de genre. Il s'affirme avec autant de force et une suggestive variété dans ses autres envois : *Vers la Sacristie*, défilé de bons snobs et d'élégantes snobinettes à la fin d'un « mariage riche » ; *Abus de Pouvoir*, savante entrée d'une dame aux jupes frou-froutantes dans le cabinet d'un ministre, qui fait à cette belle visiteuse un passe-droit souligné par les regards furibonds des autres solliciteurs ; *La Correction*, promenade à travers un atelier de femmes-peintres d'un professeur recaleur d'études, qui ressemble étonnamment à Sarcey ; enfin *La Curée*, frénétique écrasement d'acheteuses aux figures convulsées, aux mains crispées comme des griffes agrippeuses devant le rayon de soldes d'une exposition de magasin de nouveautés.

Croquis de M. ANGLADA-CAMARASA pour *Jardin-Concert*.

Mme Marval nous ramène à l'Opéra. Sa *Loge à l'entr'acte* est une assez curieuse pochade, avec ce détail d'un goût douteux de deux figures de spectateurs debout, coupées par le bord du cadre. Le peintre s'est montré plus humain pour les autres comparses de son tableautin réaliste et ne leur a pas sectionné la tête. La composition n'est pas sans valeur ; il convient même, tout en faisant les plus expresses réserves sur le parti pris de coloriage terne et de tons juxtaposés, de louer un profil de femme brune, à larges bandeaux, d'une belle tenue esthétique.

Grand artiste, au premier rang des producteurs qui ne se confinent pas dans la virtuosité pure, mais veulent qu'un tableau soit l'expression d'une pensée en même temps que la formule d'un talent. M. Roll expose avenue d'Antin une des œuvres les plus remarquables et les plus remarquées du Salon de la S. B. A. : *Étude des Troyens à Carthage*. Une ferveur de grand art se dégage de cette vision intimiste : un coin de salon éclairé par une lampe, dont quelques feuillages amortissent le reflet ; au piano, deux femmes, dont l'une, d'un blond ardent, en corsage jaune décolleté, est debout et fait face au public. L'autre apparaît de profil, presque dans la pénombre. Les exécutantes forment un groupe harmonieux, pénétré de discrète extase, et ce double portrait dépouille son individualité pour prendre la valeur plus haute d'une page rituelle du culte de Berlioz.



La Valse (Moulin de la Galette), par M. TONY MINARTZ.

Au point de vue théâtral, signalons encore deux envois du même peintre : une *Junon*, vigoureuse étude de femme nue, casquée d'or, au buste opulent (qui serait aussi bien une Fricka du drame wagnérien), et *La Mère* (série des ouvriers de la terre). Cette composition émouvante semble une illustration toute prête pour un drame rustique du Théâtre-Antoine. La scène se passe dans un vaste paysage d'impressionnante simplicité ; une miséreuse, brisée de fatigue, s'est arrêtée en plein champ; elle a posé à terre son enfant endormi, aux pommettes allumées de fièvre, et, penchée sur la petite créature, elle songe, abattue, presque écroulée, aux rudes étapes de son existence.



Le Décor bleu (Folies-Bergère), par M. TONY MINARTZ.

Revenons aux notations amusantes esquissées en quelques coups de pinceau et qui composent un album très caractéristique du Paris-Théâtre de la troisième République. Sur la butte sacrée, M. Tony Minartz a lestement croqué *La Valse* (Moulin de la Galette), papillotant assemblage de valseurs et surtout de valseuses, avec, au premier plan, un curieux miroitement de lumière sur une table desservie. En descendant jusqu'aux Folies-Bergère, le même peintre y a saisi la fine harmonie du *Décor bleu*, sur lequel passent des groupes enguirlandés de ballerines. Mme Stettler et M. Hector Dumas exposent deux pendants, facilement appareillables : celui-ci *La Chanson épileptique au café-concert*, celle-là, ce grimaçant *Cake-Walk*

Clichés Revue Théâtrale.

Croquis de M. ANGLADA-CAMARADA pour *Jardin-Concert*.



Portrait de Mlle Gladys Mahxance. par M. BRINDEAU DE JARNY.

qu'on pourrait définir l'épilepsie de la danse. Très curieusement observé et d'un rendu vigoureux sans surcharge caricaturale, le tableau de M. Hector Dumas.

M. Lempereur nous ramène au *Moulin de la Galette,* qui exerce décidément une séduction particulière sur les peintres montmartrois. Scène d'intérieur de restaurant, aux suggestifs effets de lumière : deux femmes assises devant des consommations variées, l'une en corsage rose, l'autre en robe blanche. M. Patterson, un artiste australien, évoque un boui-boui situé à l'autre bout de Paris : *La Gaîté-Montparnasse,* et découpe, non sans virtuosité, le carré lumineux de la petite scène sur le fond obscur de la salle poussiéreuse.

Fidèle aux boulevards extérieurs de la rive droite, M. Georges Desvallières a pris, cette année, le *Moulin-Rouge* pour principal champ d'études, mais il ne semble pas que le stationnement lui ait porté bonheur. Ce peintre brillamment doué qui avait appris jadis, à l'école de Gustave Moreau, l'art de faire chatoyer les pierres précieuses et les étoffes aux cassures miroitantes en des décors de féerie, réédite, sur la butte, les recherches naturalistes de Toulouse-Lautrec en les mélodramatisant. Les pauvres nomades de la Vénus errante, à chapeaux défraîchis, à robes traînées dans la boue de tous les ruisseaux, qu'il profile dans le demi-jour des salles basses, ne sont plus des filles, mais des goules démoniaques, au relief romantique; et elles ne rattrapent pas en intérêt pictural ce qu'elles perdent en vérité! Même abus du symbolisme dans l'*Effet d'éclairage* au théâtre, et le *Souvenir de Londres* (à l'Empire).

M. Morisset figure parmi les triomphateurs du quatorzième Salon de la Nationale. Si le magistral portrait de mère et de son fils représentés dans un parc aux souples verdures, et la jolie scène de la *Réprimande* échappent à notre rubrique, du moins pouvons-nous revendiquer la prestigieuse esquisse des *Coulisses de théâtre*. Rien de plus expressif comme rendu, de plus vif et de plus harmonieux dans les colorations chaudes que ces coulisses où passe le profil picaresque de Cyrano, pendant que le capucin converse avec Roxane et que les autres figurants du drame de M. Rostand attendent leur tour d'entrer en scène. Ce n'est qu'une esquisse, mais d'une justesse d'effets et d'une sûreté de touche qui la mettent en valeur définitive.

Le *Music-Hall*, de M. Abel Truchet, est une vision violente jusqu'à la brutalité : bout de tréteau et public faubourien où dominent les chapeaux de paille. Du même peintre le grouillement d'un manège et d'un coin de fête, à Montmartre, et la scène plus fondue dans son arrangement théâtral, du restaurant de nuit ou, pour mieux dire, du grand café boulevardier où snobs et snobinettes savourent d'équivoques nourritures pendant que le tzigane favori fignole son *vibrato.*

Encore un luministe ardent, M. Gaston La Touche, celui de nos peintres contemporains qui demande au soleil sa plus active et parfois sa plus indiscrète collaboration. Sa palette rutile et flamboie ; il incendie les verdures, il fait rougeoyer les carnations, il allume une rampe électrique devant les scènes intimes. Du moins cette fougue de coloris est-elle bien à sa place dans le *Théâtre-Concert* où M. La Touche nous montre le défilé des habits noirs et des robes à dentelles raccrocheuses, tout le long du promenoir, pendant que de vagues profils de danseuses et d'acrobates se silhouettent sur le proscenium. Le *Souvenir d'Espagne* rentre aussi dans la série théâtrale ; c'est un épisode, très monté de ton, d'une course de taureaux, l'éventrement d'un cheval de picador par le taureau qu'ont affolé les banderillas. L'*Étreinte* (tableautin où l'on voit une jeune femme, au corsage dégrafé, embrasser dans la pénombre d'un appartement assez luxueux, un jeune homme dont le chapeau, à coiffe très haute, étale sur le canapé voisin une note inutilement comique) fait songer à la grande scène de Maud, dans les *Demi-Vierges*. — *Le Murmure du Ruisseau,* étude de femme en toilette second empire, qui rêve au bord d'un ruisselet où les cygnes traînent leur grâce aristocratique, nous ramène au répertoire d'Albert Delpit et de Georges Ohnet. Quant à la *Fille des Faunes,* bizarre assemblage d'une jeune femme nue étendue sur la nappe blanche d'une table luxueusement servie, d'un viveur en habit noir qui la contemple avec une morne hébétude, de faunes et de faunesses groupés en double rang de voyeurs, cette combinaison extraordinaire de fantastique et de réalité me semble répondre à un genre théâtral encore non classé : la féerie neurasthénique.



Croquis de M. BRINDEAU DE JARNY pour son portrait de Mlle Gladys Mahxance.



Étude de M. ERNEST-T. ROSEN pour son tableau *Nocturne*.



M. Louis ANQUETIN. — Plafond (Renaud et Armide).

M. Montenard compte parmi les meilleurs peintres de la Provence. Il aime la « gueuse parfumée », il la connaît dans les moindres recoins et parfois il la transfigure en lui prêtant un éclat d'émail.

Aussi convient-il de louer la sobriété méritoire dont il a fait preuve dans sa vaste composition des *Arènes d'Arles*. Les tonalités sont douces et harmonieusement fondues ; aux nobles architectures que les siècles ont recouvertes d'une patine dorée s'associent les délicates colorations des filles d'Arles juchées sur les gradins supérieurs et qui encouragent de la voix, du geste, du mouchoir, les figurants de la course de taureaux. D'un bleu tendre, d'un rose mourant, d'un jaune pâli, d'un violet confondu avec la buée lumineuse, les jupes des Arlésiennes fleurissent comme un bouquet les pierres nues et les austères colonnades.

Il est fâcheux, à beaucoup de points de vue, qu'en transportant à la scène sous le titre du *Mannequin d'osier* l'histoire de M. Bergeret, on nous ait seulement donné un drame intime en laissant dans la coulisse l'incomparable figuration officielle que M. Anatole France fait défiler autour de l'orme du mail.

Si l'œuvre est reprise un jour, revue et complétée, le régisseur et le costumier ne sauraient trouver de plus intéressants modèles que les *Autorités aux Fêtes de Jeanne d'Arc*, de M. Hochard. Il y a là une collection de hauts dignitaires : général, préfet, premier président groupés du « côté laïque » ; archevêque, chanoines, humbles prêtres, représentant le cortège religieux, tous pris sur le vif de l'existence provinciale, figures de fonctionnaires usées, amorties par les soucis professionnels et la crainte perpétuelle de trahir des secrets qui n'existent pas, effigies plus effacées qu'un vieux sou, uniformes brossés jusqu'à la corde, lourdes robes de drap et d'hermine traînées avec lassitude, ornements sacerdotaux surpris de voir le grand jour.

Les amateurs de théâtre n'ont pas oublié l'étude mondaine de Félix Cohen, le *Club*, qui fut représentée, il y a une vingtaine d'années, au Vaudeville, sous la direction de Raymond Deslandes. L'œuvre était nerveuse et incisive, d'un modernisme assez accentué pour faire presque scandale à une époque où l'on n'admettait encore sur la scène qu'une réalité approximative. Mais ce qui produisit la plus vive impression sur les contemporains, ce fut la nouveauté d'un acte tout entier où ne paraissaient, suivant le règlement des cercles rédigé, comme chacun sait, par des misogynes, que des personnages masculins. Le tableau de M. Jean Béraud, le *Cercle*, un des clous du Salon de la Nationale, est une maquette de décor toute préparée pour la reprise, improbable, ou pour le démarquage, plus vraisemblable, de cette aimable comédie. La page d'album de la grande vie parisienne est d'ailleurs composée pour l'optique théâtrale : rien n'y manque, pas même le jour faux et frisant impossible à réaliser sans artifice scénique. Dans le grand salon rouge, à tapis de haute laine où s'enfoncent sans bruit les talons des bottines vernies, où glissent les chaussures des larbins stylés, les clubmen ont fait cercle autour de la cheminée. Le déjeuner vient de finir : on somnole, on écoute sans attention des bavardages sans suite.

M. Béraud a peint encore le promenoir des Folies-Bergère et le *Soir*, figure de femme encapuchonnée qui semble plutôt une héroïne de « sotie », une meneuse du jeu, telle que cette pauvre Ludwig dans *Grisélidis*. L'œuvre est assez commune. Mais il faut bien reconnaître qu'à ce point de vue spécial la palme de la vulgarité, si j'ose ainsi parler, revient à un disparu, José Frappa, représenté au Salon de l'avenue d'Antin par une demi-douzaine d'envois. Le plus important, la *Conversion de Thaïs*, ne vaut pas grand chose, et je doute que le maître Massenet reconnaisse sa Marie-Madeleine n° 2, la courtisane affinée, la grande hétaïre dans cette insigni-



Nocturne, par M. Ernest-T. Rosens.

Clichés Revue Théâtrale



Coulisses de théâtre, par M. MORISSET.

fiante comparse, gauchement drapée d'une robe violette, que catéchise un ascète du type le plus poncif. Mentionnons encore pour mémoire une scène d'opérette, le *Naïf*, où l'on voit un coquebin en costume Louis XIII se laisser plumer par un capucin qui a tiré de ses manches un jeu de cartes biseautées, et un *Cardinal à la harpe*, levant au plafond des yeux extasiés, — du sous-Vibert inférieur au modèle.

M. Willette ne sort plus ses Pierrots baignés de clartés lunaires, ni ses Colombines perverses, aux grâces de trottin montmartrois. Craindrait-il de les enrhumer par ces nuits pluvieuses d'un printemps mouillé où le croissant de Phœbé accroche rarement ses pointes aux branches du Moulin de la Galette ? Quoi qu'il en soit, l'aimable découpeur de silhouettes laisse reposer cette année les personnages de la *Commedia dell'arte* et s'attaque à un sujet mélodramatique : la *Barricade*. Il s'agit de la grande scène qui fit le succès des *Misérables* quand l'adaptation du roman de Victor Hugo fut portée sur les planches de la Porte-Saint-Martin, si j'ai bonne mémoire. Gavroche va ravitailler les insurgés qui manquent de munitions et bondit sous les balles pour aller vider les cartouchières des soldats étendus sur le pavé, jusqu'au moment où un projectile le couche parmi les cadavres.

Cette incursion de Willette dans le domaine historico-dramatique ne manque pas d'intérêt. Le décor est adroitement composé et le gamin de Paris rampe au milieu d'accessoires qui semblent disposés par un bon régisseur du boulevard. On souhaiterait cependant plus de fantaisie dans l'arrangement général et plus de vivacité dans le coloris. J'en dirai autant du grand panneau décoratif que M. Rixens destine à l'Hôtel de Ville de Toulouse — oh ! ce Capitole, quel récipient de mixtures picturales, quel saladier ! — et qu'il intitule *Entrée du général Dupuy au Caire*, dans la nuit du 22 juillet 1798. La composition est méthodique et bien réglée ; elle aurait fourni une bonne mise en scène au Châtelet à l'époque déjà lointaine où l'on y jouait des drames militaires. Le général se présente de face, sur un cheval de manège, une monture de tout repos ; il est placide et rassuré, en artiste qui possède ses répliques. Quant aux soldats qui ouvrent la marche, la main sur la gâchette du fusil, ils ne font ce geste qu'en vue de l'effet scénique. Ils savent bien qu'aucun coup de feu ne partira des minarets en toile peinte qui découpent leur silhouette sur un ciel blafard peint à la détrempe.

Croquis de M. MORISSET, pour *Coulisses de théâtre*.

Pas beaucoup plus de solidité ni de réalité dans l'autre panneau décoratif que M. Gervex intitule *Louis XVI et Parmentier dans la plaine des Sablons* et qui est encore une mise en scène théâtrale, sagement, trop sagement réglée ! Par suite d'un assez curieux phénomène d'endosmose, tous les personnages de cette inauguration officielle de la pomme de terre sont rondouillards et bulbeux; les nuages mêmes qui glissent dans le ciel, au-dessus de la plaine de Sablonville, affectent des formes émoussées de tubercules gigantesques. En revanche, le décor est de l'exécution la plus délicate et les costumes sont d'une harmonie très fine dans leurs teintes apaisées. — Du même artiste une agréable toile de fond pour reprise de *Marino Faliero*, la *Vue du Palais des Doges*.

Le grand plafond de M. Anquetin, *Renaud et Armide*, est la plus importante composition théâtrale du Salon, celle qui dénote la plus fervente aspiration vers le grand art décoratif. Elle comprend trois panneaux d'une fougue d'exécution et, en même temps, d'une ampleur de style qui font penser aux belles pages de Rubens. Ni à la Nationale, ni chez les Artistes français, je ne sais de peintre capable de traiter avec cette puissance un sujet mythologique. Le Renaud que nous voyons, au centre du tableau, se pâmer sous les lèvres de l'enchanteresse, n'est pas un vague comparse costumé en imperator, mais un véritable amoureux consumé par la fièvre passionnelle, et l'Armide qui se penche vers lui est une ensorceleuse rappelant l'ardente Sarah des drames romantiques. Des groupes de robustes amours voltigent sur les deux autres panneaux, parmi les étoffes éclatantes, emportant l'armure du guerrier. L'ensemble donne une sensation très particulière d'ardente vitalité païenne, rehaussée par un somptueux coloris. Il y a là un art souverainement aristocratique, dont le secret semblait presque perdu.

La Conversion de Thaïs, par M. José FRAPPA.

Clichés Revue Théâtrale.

Dans le *Théâtre des Paons*, au pavillon Montesquiou, M. Guillaume Larrue fait preuve de la plus délicate virtuosité et enrichit l'album de Versailles d'une page exquise. Nous retrouverons certainement popularisée par la gravure la *Cendrillon*, de M. Sandra Altamura, notation très fine, d'un joli sentiment et d'une couleur charmante. M. Gustave Colin a composé un groupe original avec la *Gitana chanteuse des rues*, gamine qu'accompagne un frérot porteur de tambourin : les types sont rendus avec le relief le plus minutieux, et le tableau s'enveloppe d'une tonalité harmonieuse qui repose des coloris outranciers en usage, pour ne pas dire en abus, dans les espagnoleries. M. Frieseke, un associé américain, expose une discrète étude de danseuse, et M. Carrier-Belleuse une agréable fantaisie de soubrette ou de déguisée en arrêt devant la glace. Mièvre et distinguée, la figurante de l'anecdotique *Elle alla crier famine*, de M. Arcos. Somptueusement vêtus, le Dante et la Béatrix de la *Tristesse du départ*, de M. Bellery-Desfontaines, qu'il faut louer aussi du caractère vraiment dramatique de sa composition, de sa chaude coloration et de la fermeté du dessin ; suffisamment pittoresques, la *Joueuse de mandoline*, de M. Lebasque, et la *Danseuse*, de M. Legrand, le *Chanteur populaire*, de M. Larroque-Echeverria, le *Mage*, de Mme Mac-Gregor. La *Salomé*, de M. Sala, paraîtra d'arrangement assez banal, et la *Judith d'atelier*, de M. Daniel Vierge, décapitant un mannequin, n'est guère qu'une pochade.

M. José Engel affirme sa maîtrise dans le *Souvenir de Médan*, d'où se dégage une émotion communicative et, aussi, dans les remarquables études de ce *Château-Gaillard* voisin des Andelys, où mourut, étranglée par l'ordre de Louis le Hutin, Marguerite de Bourgogne, l'héroïne de la Tour de Nesle. Le *Nocturne* de M. Rosen offre un certain charme d'intimité, mais, dans ce genre spécial, l'œuvre la plus réussie est le *Quintette*, de M. Ballot, réunion de virtuoses féminins pour une répétition de musique de chambre. La variété des physionomies, la souplesse des attitudes, la finesse du coloris, font de cette composition intimiste un véritable tableau de musée.


Musique savante, par M. Albert GUILLAUME.


Le Théâtre des Paons, au pavillon Montesquiou, à Versailles, par M. Guillaume LARRUE.

Poème et symphonie, grâce picturale et charme lyrique, la *Titania*, de M. Georges Picard. Son délicat profil de blonde, sa ligne souple qu'enveloppent, sans la dissimuler, des voiles de la plus délicate transparence, se détachent sur un fond de sous-bois très légèrement indiqué et qui fait songer aux paysages de Corot. On sent flotter dans l'air un accompagnement musical ; Ariel dirige le quatuor avec un archet fait d'une branche d'aubépine. Œuvre exquise qui a l'imprécision d'un rêve et, en même temps, la valeur solide d'une peinture de style.

Les envois de M. Armand Berton appartiennent, pour la plupart, à la même série poétique, avec un heureux mélange de songe et de réalité dans la grande scène de la *Séduction*, où s'appareillent si gracieusement une jeune fille parée de sa nudité virginale et une tentatrice presque aussi juvénile, d'un charme aguichant. Un parfum subtil se dégage de cette œuvre délicatement formulée, qu'on pourrait définir une allégorie décorative ; elle assimile M. Armand Berton aux grands petits-maîtres du XVIIIe siècle. L'*Ingénue* qui erre au crépuscule dans un parc aux architectures galantes, en atours de bal masqué, est une étude théâtrale de merveilleuse souplesse dans ses dimensions restreintes.

M. Anglada-Camarasa procède-t-il de Goya ou de Toulouse-Lautrec? La question est débattue depuis longtemps dans les ateliers où l'on apprécie à leur réelle valeur les fantaisies pyrotechniques de l'artiste espagnol. En réalité, il subit toujours les deux influences, mais son tempérament personnel garde une vigoureuse individualité, et les outrances de coloris, les coups de lumière aveuglante n'empêchent pas le *Jardin concert*, le *Ver luisant*, les *Champs-Elysées* de compter parmi les plus remarquables manifestations impressionnistes de ces dernières années.

La maîtrise si personnelle de M. Antonio de la Gandara remporte un éclatant triomphe. La fantaisie, d'une tonalité si fine, qu'il intitule *Entre Chien et Loup*, promenade dans les allées du Luxembourg d'une belle petite aux yeux cernés de kohl et flanquée d'une duègne en ruines, l'intéressant portrait de Mme Henri Letellier, un

Clichés Revue Théâtrale.


Composition de M. Albert GUILLAUME, pour *Musique savante*.



Une loge à l'entr'acte à l'Opéra, par Mme MARVAL.

portrait d'homme, un coin de parc semblent n'être là que pour entourer, pour faire jaillir et saillir en plein relief l'admirable *Jean Lorrain*, qui centre le panneau. Le prestigieux écrivain, aux vocables aussi scintillants que les bagues qui chargent ses doigts, au talent d'étrangeté, de sensualité et de volonté, est debout, campé dans une attitude militante, à demi défensive, agressive à demi. Le regard menace et pénètre. C'est le portrait bien littéraire d'un rare lettré. On peut dire qu'il suinte de psychologie sans rien perdre de sa valeur technique ni de son hypnotisante virtuosité d'exécution.

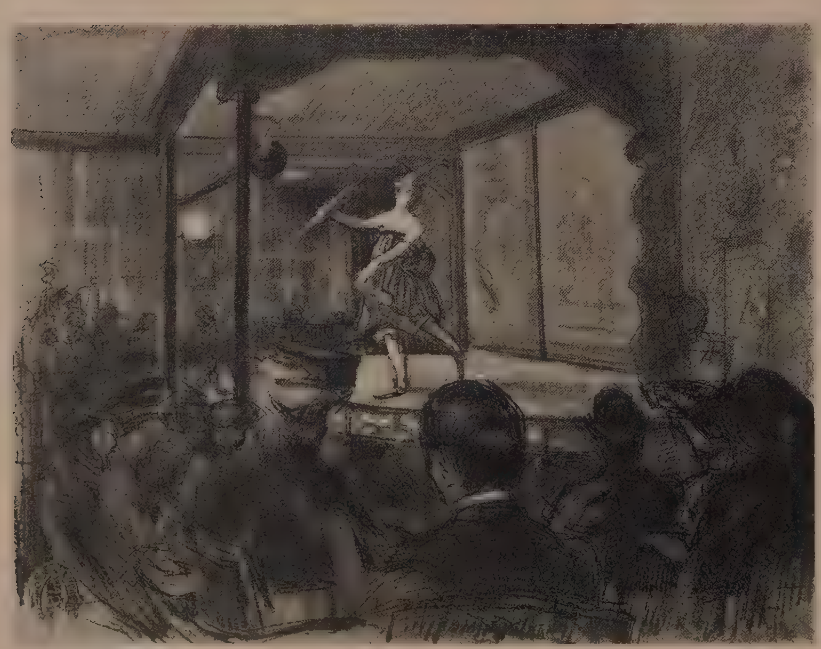
Les portraits se rapportant au théâtre ne sont pas très nombreux dans les salles de l'avenue d'Antin. Au moins se recommandent-ils par une exécution convaincue, par ce je ne sais quoi d'intéressé, de fervent où l'on voit que l'artiste n'a pas lentement fignolé son tableau devant un modèle banal. C'est la meilleure spécialité du Salon. Non seulement elle repose le promeneur de tant d'effigies de belles mesdames ou de jolis messieurs soigneusement calamistrés, figurants et figurantes de l'« Art Mondain » dont le commun anonymat ne compense pas la distinction monotone ; mais elle comble une lacune, comme on dit en style de prospectus. Si les peintres étaient moins routiniers, si le faux classicisme dont chaque génération se repasse l'immuable et puérile tradition ne leur faisait craindre de déroger en frayant une voie nouvelle, voilà longtemps qu'ils chercheraient des sujets dans les principales scènes des drames ou des comédies en vogue. Ils se feraient les illustrateurs par le pinceau des grands premières de chaque saison, et, pour ne parler que de 1904, nous verrions se détacher en plein relief sur la cimaise du Salon de la Nationale les situations capitales du *Dédale*, de l'*Adversaire*, du *Mannequin d'osier*, de l'*Esbroufe*. Il y en aurait d'ailleurs pour tous les goûts, je veux dire pour tous les talents, et les anecdotiers gagneraient aisément leur vie en refaisant sur toile ou sur panneau la mise en scène du vaudeville ou des opérettes acclamés par le public boulevardier.



Au Café-Concert. — *La chanson épileptique*, par M. Hector DUMAS.

On peut, sans témérité, prédire une belle carrière et une bonne vente au peintre enfin convaincu que le « convenu » théâtral est en soi une réalité, ce convenu étant la condition essentielle, le mode d'existence du théâtre, — et qui se décidera à le traduire au moyen de procédés réalistes. Mais ce peintre n'est pas encore adulte, à supposer qu'il soit déjà né, et, en l'attendant, il faut nous contenter de la seule concession que l'art contemporain croit devoir faire au tripot comique : la portraicture des artistes logés dans le grand hôtel de la gloire ou dans la maison meublée de la notoriété parisienne.

Cette galerie d'interprètes ne vaut pas seulement au point de vue technique, je veux dire par l'intérêt et la très souple variété de l'exécution. Devant chaque physionomie d'artiste, le cerveau du promeneur travaille et ramène à fleur de mémoire le souvenir des heures vécues au-delà de la rampe ; glorieux ou notoire, émouvant ou joyeux s'évoque un passé de créations et d'efforts auquel reste associé l'habitué des répétitions générales ou le client des premières qu'est tout Parisien qui se respecte ; et son plaisir se trouve doublé par un rappel de jouissances esthétiques.



Première composition de M. Hector DUMAS, pour son tableau Au Café-Concert, *La chanson epileptique*.



Croquis de Mme MARVAL, pour son tableau *Une loge à l'entr'acte, à l'Opéra*.

Clichés Revue Théâtrale.


Mlle Marcelle YRVEN. par A Fourié.

rement laissé vid

ifique de mo

avec ce je ne

fusé, de douceur

Salon évoquera les puissants souvenirs d'une

les créations tour à tour comiques ou tragiques qui vont de la pene-

maman des *Sumerines au Divorce* à la matrone de la *Robe rouge*

presque hiératique dans sa rudesse paysanne et à la victime du

reflux des âges que montre M. Pa

Il ne saurait être question

printemps en lieux, talent q




Dessin de M. ALBERT FOURIÉ, pour son portrait de *Mlle Marcelle Yrven.*

Prenons par exemple le portrait de *Mme Suzanne Desprès*, de M. Guirand de Scevola. Il y a là une admirable page picturale et en même temps une composition qui semble jalousement fermée aux profanes. Sur un fond neutre, au décor d'intérieur dont tous les détails restent indiqués d'une façon sommaire, se détache l'effigie de la merveilleuse tragédienne bourgeoise. Elle est assise, face au public, le col découvert, vêtue d'une petite robe noire ; un pli de volonté barre son front têtu ; une vague crispation scelle ses lèvres ; les mains — deux chefs-d'œuvre d'exécution — pendent distraitement. La grande artiste apparaît dans cet état d'âme et cette disposition physique, bien connus de tous les gens de théâtre, qui tiennent le milieu entre la réaction de l'effort fourni sur la scène et la tension vers un but nouveau. En la caractérisant ainsi, M. Guirand de Scevola a fait une œuvre définitive et de haut style. Mais ce portrait sévère est d'autant plus suggestif. En regardant le modèle campé dans une pose si simple, dans un arrêt de mouvement tout prêt pour de nouveaux départs, comment ne pas se rappeler la Suzanne Auclaire, de l'Œuvre, qui combattit avec tant de ferveur le bon combat des temps héroïques, la Gervaise de l'*Assommoir*, dont Zola écrivait : « Elle donne la vie elle-même par la simplicité admirable de son jeu, par la façon dont elle recréée totalement le personnage, en le faisant sien, en étant lui-même », la Nora, de *Maison de Poupée*, l'interprète d'Ibsen, de de Curel, de Jules Renard, — de Brieux ? — Chacune de ses créations lui fait cortège et peuple de fantômes aimés la profondeur du décor que le peintre a volontairement laissé vide.


Devant la Glace, par M. PIERRE CARRIER-BELLEUSE.

Mlle Suzanne Daynes - Grassot expose le portrait de sa grand'mère, l'excellente artiste du Vaudeville. Exécution filiale en effet ; sa finesse fait honneur au peintre et sa bonhomie souriante nous rend la physionomie sympathique du modèle, avec ce je ne sais quoi d'intimité diffuse, de douceur flottante qu'abolit le jour cru de la rampe et que restitue l'ambiance familière. Mais là aussi le visiteur du Salon évoquera les puissants souvenirs d'une longue carrière, les créations tour à tour comiques ou tragiques qui vont de la belle-maman des *Surprises du Divorce* à la matrone de la *Robe rouge* presque hiératique dans sa rudesse paysanne et à la victime du reflux des âges que montre M. Paul Hervieu dans son admirable *Course du flambeau*.

Il ne saurait être question de passé avec *Mlle Gladys Mahxance*, printemps en fleur, talent qui jaillissait il y a quelques mois


Portrait de *Mme Daynes-Grassot* (du Vaudeville), par Mlle SUZANNE DAYNES-GRASSOT.

Clichés Revue Théâtrale



Dessin de M. Sandro ALTAMURA, pour son tableau *Cendrillon*.

à peine sur la scène du Conservatoire et qui a devant lui tout l'avenir. Aussi bien M. Brindeau de Jarny a-t-il rendu avec bonheur et souplesse les qualités qui caractérisent la pensionnaire d'Antoine : la juvénilité épanouie, la grâce harmonieuse mais robuste, le sens de la modernité mondaine. Cette étude de jeune femme à la physionomie vaguement souriante, aux joues fleuries, aux lèvres pulpeuses, et dont l'ombre d'un grand chapeau noir aiguise le regard volontaire, est plus et mieux qu'un portrait : la formule plastique d'un tempérament.

M. Édouard Saín, depuis longtemps un des favoris du vernissage de la Nationale, a retrouvé cette année son succès habituel avec un ensemble d'envois d'où se détache en particulière valeur le délicat et délicieux portrait de *Mlle Jeanne Carruette*. La jeune violoniste est représentée debout, en robe de soie rose ; la souple disposition de la chevelure brune fait ressortir la finesse des traits et l'éclat du regard : l'œuvre, vivante et gaie, nous ramène aux claires traditions de l'école française. Du même artiste, un portrait plus intime de *Mlle Suzanne Carruette*, une excellente étude d'après notre sympathique confrère Henri de Weindel, une *Muse du poète* harmonieusement formulée, et une *Vénitienne marchande de fleurs* d'un joli sentiment décoratif.



Le Violoniste, par M. Maurice WAGEMANS.

Encore un véritable portrait de théâtre, lumineux, et pour ainsi dire en vedette, la *Marcelle Yrven*, de M. Albert Fourié. On sait quelle acuité de vision et quelle puissance de rendu M. Fourié porte dans toutes ses études d'intense modernité : aussi, a-t-il mis en pleine valeur le tempérament si personnel de l'étoile des Folies-Dramatiques. Grand chapeau noir, roses à la ceinture, bras gantés jusqu'aux coudes, la divette est en représentation et un reflet de la rampe fait valoir toute sa performance esthétique.

M. Wagemans destine au musée de Bruxelles une étude de violoniste d'un ferme dessin, d'un bon mouvement et du relief le plus intéressant dans son attitude résolue; morceau de peinture dont la robuste maîtrise souligne de bien curieux détails d'observation. Mlle Marie Villedieu a bien rendu la grâce très parisienne de Mlle Gabrielle Dorziat dans le *Retour de Jérusalem*, et nous devons à M. J.-J. Weerts deux petits portraits, d'une vérité amusante dans leur contraste : M. Chaumié, le ministre des Beaux-Arts, campé avec bonhomie dans son fauteuil ministériel, et M. Henry Roujon, l'ancien directeur des mêmes Beaux-Arts, prenant l'attitude militante d'un fonctionnaire enfin libéré. M. Jean Veber, nous refusant cette année ses joliesses caricaturales, a peint très sérieusement, très finement aussi, M. Lucien Guitry, le directeur-acteur de la Renaissance en robe de chambre « vieux rose ». M. Myrton-Michalski expose un Willy à la fois approximatif et trop formulé (...variante aux strophes de Musset : « Un pâle enfant, vêtu de noir, qui lui ressemblait... comme un cousin »). Enfin, M. Claus a vaillamment campé en pleine lumière le grand romancier Camille Lemonnier. L'œuvre est audacieuse et superbe, modelée dans une apothéose de clarté.

Camille LE SENNE.



Cendrillon, par M. Sandro ALTAMURA.

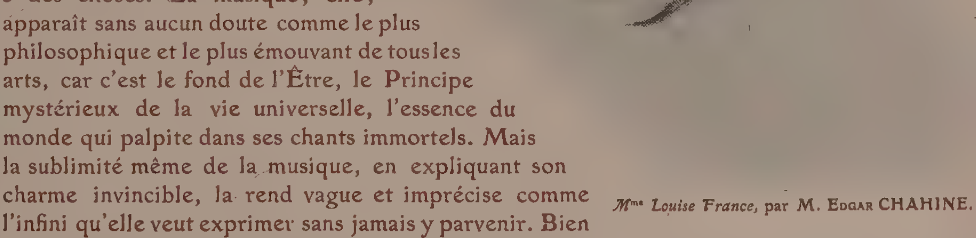
Clichés Revue Théâtrale.

LE DESSIN, LA SCULPTURE



Mme Louise France, par M. Edgar CHAHINE.

Si l'Art a pour but la manifestation des idées éternelles, au sens platonicien du mot, des caractères généraux de l'Être et de la Vie, ainsi que tous les esthéticiens l'ont défini tour à tour, comment ne pas reconnaître la suprématie absolue de l'art dramatique, la plus noble, la plus complète, parmi les formes de création esthétique accessible au génie humain. Le philosophe et l'auteur dramatique, le métaphysicien et l'homme de théâtre, illustre ou obscur, peu importe — une étroite parenté existant entre la haute spéculation et le Drame éternel — lorsqu'il apprécie et étudie une exposition d'œuvres anciennes ou modernes, appartenant aux arts plastiques et matériels, tout en reconnaissant volontiers la compétence technique des gens du métier et le génie des peintres ou des sculpteurs, s'ils en ont, ne doit jamais oublier la hiérarchie qui assigne à leur activité une place inférieure à celle des plus modestes productions de théâtre. Par cela même que l'Art est la manifestation de l'Idéal, les différentes sortes d'art acquièrent une valeur d'autant plus importante et précieuse que l'esprit y pénètre la matière et en dégage l'idée avec plus de netteté et de plénitude. Dans l'architecture, la forme évoque l'idée plutôt qu'elle ne l'exprime, et les préoccupations d'ordre pratique qui président à sa réalisation en altèrent singulièrement la beauté ; dans la statuaire, la forme et l'idée se pénètrent, l'idée y est déjà manifestée sous une forme précise, visible et concrète ; mais la statuaire, par les moyens même dont elle dispose, est limitée à la reproduction de la forme extérieure de l'être et de l'existence. Le peintre, allant plus loin dans la voie d'un idéalisme rationnel, n'employant que les couleurs comme élément matériel, saisit et exprime un épisode du Drame éternel de la vie. Mais ce n'est qu'un moment arrêté et soustrait à la fuite du temps, la peinture elle-même, quoique très supérieure à la statuaire et à l'architecture, n'est donc encore qu'un art matériel, ce que Hegel appelait un art objectif, c'est-à-dire attaché au monde extérieur, tourné vers l'apparence des choses. La musique, elle, apparaît sans aucun doute comme le plus philosophique et le plus émouvant de tous les arts, car c'est le fond de l'Être, le Principe mystérieux de la vie universelle, l'essence du monde qui palpite dans ses chants immortels. Mais la sublimité même de la musique, en expliquant son charme invincible, la rend vague et imprécise comme l'infini qu'elle veut exprimer sans jamais y parvenir. Bien au-dessus des arts spirituels, comme la Musique, mais surtout des arts objectifs, tels que la Peinture et la Sculpture, s'épanouit l'art universel et absolu du Théâtre, synthèse de toutes les facultés créatrices du génie artistique, où l'Ame et la Matière, l'objet et le sujet sont réconciliés. La gloire impérissable de Richard Wagner consiste précisément dans l'intuition géniale qui lui donna le courage de proclamer nettement cette vérité, pressentie depuis des siècles ; la supériorité évidente du Drame, art merveilleux et complet, qui résume et achève tous les autres. Non seulement chez Hegel, qui fut un immense génie philosophique, et qu'on ne lit plus guère, surtout chez nous, mais aussi chez la plupart des grands penseurs de notre pays et de notre race, vous trouverez cette théorie développée avec une autorité à laquelle l'auteur de ces lignes ne saurait même pas prétendre. Le plus célèbre et le plus influent de nos philosophes français, M. Alfred Fouillée, que je considère pour ma part comme un homme de génie, un des plus profonds esprits des temps modernes et dont l'investigation critique a abordé toutes les questions et trouvé une solution à tous les grands problèmes de l'époque, M. Alfred Fouillée, l'auteur de tant de chefs-d'œuvre, classiques aujourd'hui, précisément dans les pages admirables qu'il consacra jadis à la philosophie idéaliste allemande du XIXe siècle, dit avec raison, en parlant du théâtre : « Le Drame est le genre parfait où s'expriment tout ensemble la nature et l'homme, l'histoire et l'individu, avec leurs péripéties et leurs passions : le drame représente l'Univers... »

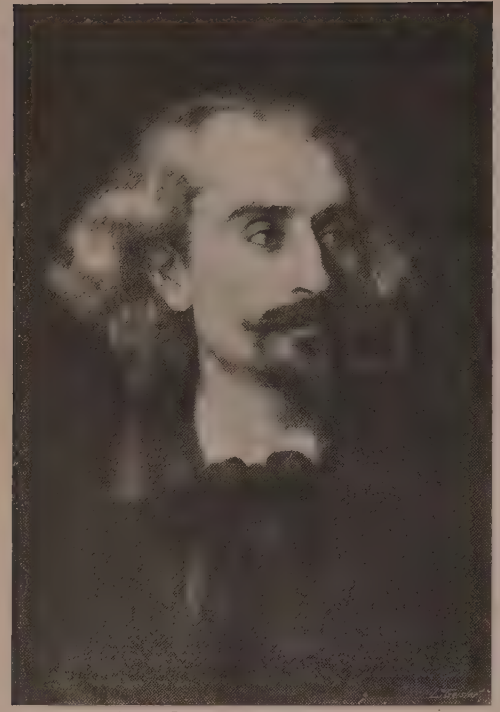


Mme Louise France, par M. Edgar CHAHINE.



Mme Louise France, par M. Edgar CHAHINE.

Clichés Revue Théâtrale.



Portrait de *M. René Brancour*, Conservateur du Musée du Conservatoire, par Mme Berthe BRANCOUR-LENIQUE.

L'esthétique théâtrale de l'auteur de cet article, dramaturge et philosophe bien modeste, mais sincère, ne prétendant à aucune compétence en matière de peinture ou de statuaire, est résumée tout entière en ces quelques lignes de l'illustre métaphysicien français. Cette belle définition indique nettement à nos lecteurs à quel point de vue je me place en notant ici les impressions dont je suis redevable à nos peintres et à nos sculpteurs, ou plutôt aux œuvres qu'ils exposent cette année. Encore une fois, je n'ai nullement la prétention de les juger d'après leur valeur technique. Tout d'abord, et sans nier le mérite des autres productions des arts matériels, je n'ai examiné que celles qui se rattachent d'une façon quelconque, soit par le choix du sujet, soit par la personnalité de l'artiste, à la tradition et au génie du Théâtre. Et nous ne parlerons volontairement ici que des œuvres ayant un rapport au moins éloigné avec l'art dramatique.

* * *

Parmi les dessins et les gravures, deux beaux portraits d'acteurs célèbres attirent et retiennent avant tout notre attention, car ils évoquent les traits de deux tragédiens illustres, d'un génie égal et authentique, mais appartenant à des races différentes, représentant des traditions d'art dramatique diamétralement opposées et dont la différence même a été rendue avec un rare bonheur d'expressive vérité. Je me permettrai d'insister tout particulièrement sur la signification de ces deux portraits. Le plus intéressant pour nous est celui de Silvain, par Mlle Valentino ; l'autre est l'admirable gravure de M. Kowalski représentant le chanteur moscovite Chaliapine, dans le rôle de Méphistophélès.

Voici deux œuvres très dissemblables, presque autant que les modèles dont ils s'inspirent, et pourtant fort remarquables l'une et l'autre.



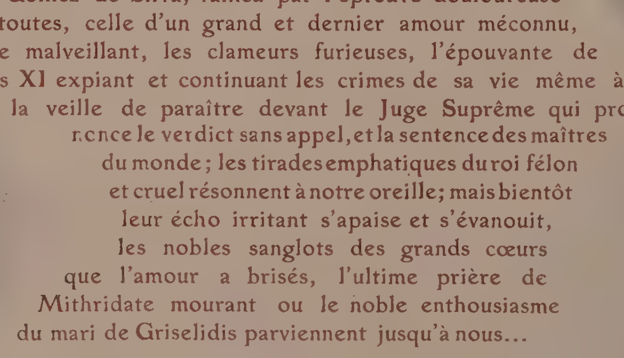
Le *Moulin de la Galette*, par M. Albert JARACH.

Examinons tout d'abord attentivement le beau dessin de Mlle Valentino. Il évoque à nos yeux la noble et pensive physionomie de l'admirable tragédien auquel nous sommes redevables de tant d'émotions esthétiques, dont le jeu pathétique, inspiré et savant à la fois, harmonieux et grandiose, nous a ravis et émus si souvent.

Quelle vérité et quelle profonde compréhension du génie de Silvain, distingue ce portrait exécuté d'un trait sûr et précis !

Voici ce regard pénétrant, fier et lucide, altier et ironique, prêt à lancer des éclairs au spectacle de l'iniquité triomphante ou du crime impudent que les héros de Corneille ou de Victor Hugo vont punir ou flétrir. Voici ce vaste front où roulent de profondes pensées, ce sourire impérieux et incisif, où semble palpiter tant de tendresse émue, ce profil majestueux et sévère, d'une beauté imposante, ce visage dont toute l'expression manifeste les plus belles et les plus rares qualités de l'âme : la noblesse, la générosité, la loyauté, l'héroïsme, la grandeur, la force d'une volonté supérieure au destin, la vaillance morale indomptable et sereine, celle qui est capable de maîtriser les obstacles de la fortune ennemie aussi bien que les orages des passions... Et toutes les admirables créations que cet artiste de génie a faites dans le grand répertoire tragique, s'évoquent d'elles-mêmes ; tandis que nous contemplons ce beau portrait, nous revoyons Silvain, simple, éloquent et sublime sous les traits d'Auguste, maître de l'Univers, pardonnant à Cinna, et dont la clémence impériale est la seule vengeance.

Nous entendons la plainte déchirante qui s'échappe de l'âme blessée du vieillard romantique, de Ruy Gomez de Silva, vaincu par l'épreuve douloureuse entre toutes, celle d'un grand et dernier amour méconnu, le rire malveillant, les clameurs furieuses, l'épouvante de Louis XI expiant et continuant les crimes de sa vie même à la veille de paraître devant le Juge Suprême qui prononce le verdict sans appel, et la sentence des maîtres du monde ; les tirades emphatiques du roi félon et cruel résonnent à notre oreille ; mais bientôt leur écho irritant s'apaise et s'évanouit, les nobles sanglots des grands cœurs que l'amour a brisés, l'ultime prière de Mithridate mourant ou le noble enthousiasme du mari de Griselidis parviennent jusqu'à nous...



Dessin de M. Albert JARACH, pour son *Moulin de la Galette*

Clichés Revue Théâtrale

Dessin de Mme BRANCOUR-LENIQUE, pour son portrait de *René Brancour*.



Motif de fontaine et de jet d'eau *Consul s'amuse* (grès Muller), par M. Jean RINGEL d'ILLZACH.

Nous nous rappelons, avec une sorte d'émotion reconnaissante, qu'aucun artiste de ce temps n'a exprimé l'Idéal même du Drame, l'essence de l'art tragique avec plus de vérité, de simplicité, de pittoresque, de force et de vibrante humanité que cet admirable Silvain, dont le sentiment du pathétique s'allie à un souci si curieux de réalisme sincère et qui est, n'en doutez pas, l'égal des plus grands comédiens des temps modernes, non pas seulement en France mais dans le monde entier.

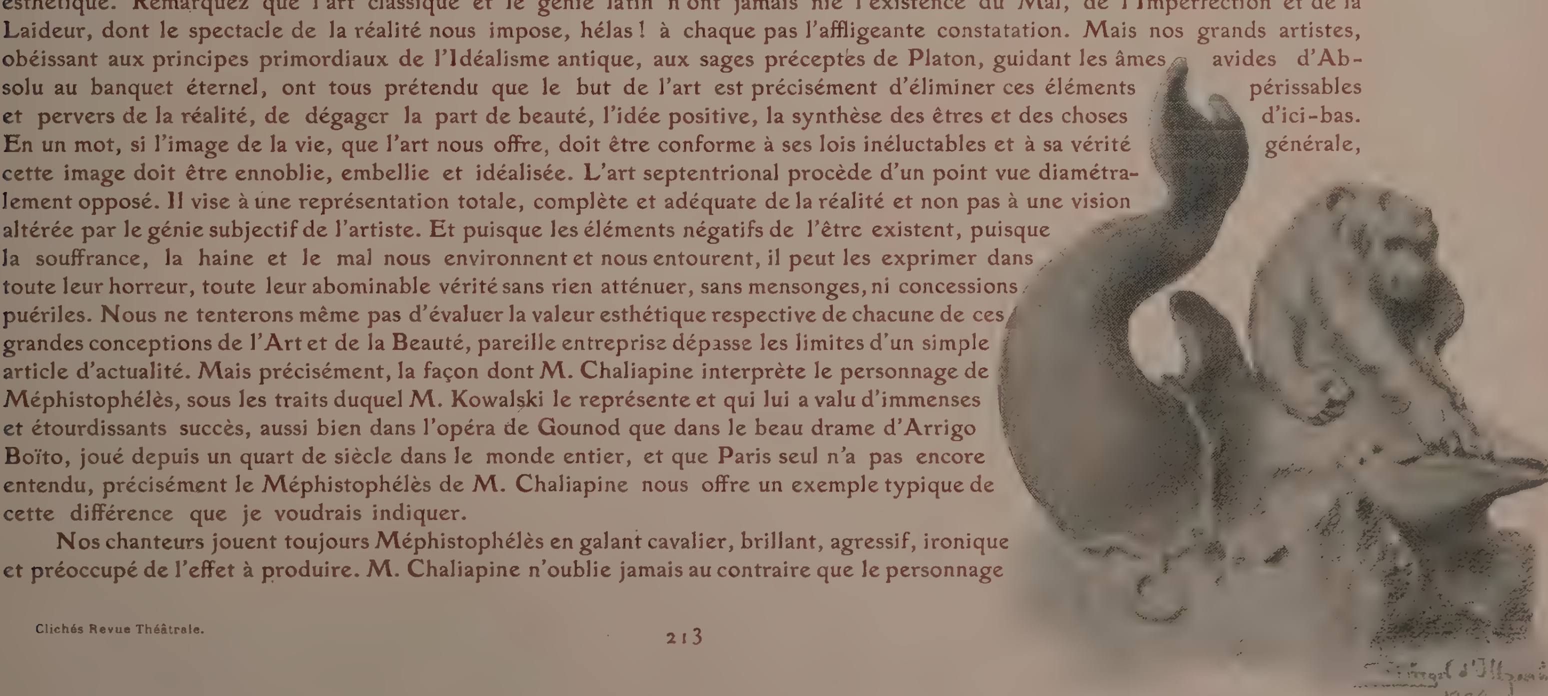
Toutefois, tandis que renaît le souvenir de tant d'inoubliables soirées vécues à la Comédie-Française sous le charme d'une interprétation des chefs-d'œuvres de Racine, de Corneille ou de Victor Hugo qui atteint à la perfection, la faculté essentielle qui caractérise le talent de Silvain et prête une unité esthétique profonde à des créations si diverses, nous apparaît elle aussi et comprise par l'auteur de ce portrait avec une intuition singulièrement heureuse. Même lorsqu'il exprime les plus violentes passions, les sentiments les plus douloureux ou les plus tragiques, Silvain demeure toujours un artiste de tradition latine, un grand artiste classique. J'entends par là ce souci de la Beauté, condition primordiale de l'émotion esthétique telle que l'ont compris nos Maîtres nationaux, ce sentiment de mesure et d'harmonie qui constitue l'essence du génie latin, de la civilisation hellénique et de l'art français. Même dans la fièvre de l'agonie, dans le paroxysme du désespoir ou de la colère, parmi le grand tumulte et l'émoi tragique de ces combats où le sort d'une créature humaine se décide, une âme vraiment héroïque peut et doit garder de la dignité, de la grandeur, de la noblesse. Les attitudes, la voix et le regard de la douleur suprême, celle qui n'attend plus rien de la destinée, peuvent et doivent rester encore nobles et sereines, de même qu'il peut y avoir de la beauté dans l'adieu d'un mourant, ou dans les grandes créations de l'art classique. Celles-ci tout aussi bien que l'art septentrional dévoilent parfois l'horreur, l'épouvante et la souffrance effroyables de l'existence humaine, elles étudient les problèmes éternels, angoissants entre tous, de l'injustice et de la douleur mais elles n'admettent pas les cris sauvages, les plaintes furieuses qui avilissent et dégradent, les grimaces qui défigurent l'auguste visage des vaincus, les contorsions qui altèrent le rythme essentiel de la mort vengeresse ou expiatoire — l'idéal de la vaillance morale aussi bien que de l'héroïsme artistique nous incite à souffrir, à combattre et même à mourir au besoin, mais toujours en beauté, ainsi qu'il faut vivre persuadés que nous sommes de l'harmonie ultime qui réside au fond de l'énigme de l'Être, qui dirige l'évolution mystérieuse de la vie éternelle et dont la splendeur de l'Art n'est qu'un symbole lumineux, éloquent et divers...

M. Théodore Dubois, médaillon par M. RINGEL d'ILLZACH.

Quelle abîme entre cette conception de l'art et de la destinée et celle qui se reflète avec une acuité presque inquiètante dans le regard profond et un peu agressif de l'illustre chanteur russe dont M. Kowalski expose le portrait. Comparez sans parti pris d'aucune sorte, et en renonçant à la mesquinerie d'une appréciation technique, ces deux physionomies expressives et intelligentes, rappelez-vous qu'en somme il s'agit de deux comédiens, et malgré la similitude de préoccupations professionnelles, je le répète, vous aurez la sensation très nette de deux races et de deux civilisations différentes.

La caractéristique de cet art septentrional dont Shakespeare fut le maître suprême et dont les élèves nous ont légué tant d'impérissables modèles, la caractéristique essentielle du réalisme russe, dont M. Chaliapine est le plus célèbre représentant au théâtre, consiste dans ce fait en apparence négligeable : l'admission de la laideur comme élément d'émotion esthétique. Remarquez que l'art classique et le génie latin n'ont jamais nié l'existence du Mal, de l'Imperfection et de la Laideur, dont le spectacle de la réalité nous impose, hélas ! à chaque pas l'affligeante constatation. Mais nos grands artistes, obéissant aux principes primordiaux de l'Idéalisme antique, aux sages préceptes de Platon, guidant les âmes avides d'Absolu au banquet éternel, ont tous prétendu que le but de l'art est précisément d'éliminer ces éléments périssables et pervers de la réalité, de dégager la part de beauté, l'idée positive, la synthèse des êtres et des choses d'ici-bas. En un mot, si l'image de la vie, que l'art nous offre, doit être conforme à ses lois inéluctables et à sa vérité générale, cette image doit être ennoblie, embellie et idéalisée. L'art septentrional procède d'un point vue diamétralement opposé. Il vise à une représentation totale, complète et adéquate de la réalité et non pas à une vision altérée par le génie subjectif de l'artiste. Et puisque les éléments négatifs de l'être existent, puisque la souffrance, la haine et le mal nous environnent et nous entourent, il peut les exprimer dans toute leur horreur, toute leur abominable vérité sans rien atténuer, sans mensonges, ni concessions puériles. Nous ne tenterons même pas d'évaluer la valeur esthétique respective de chacune de ces grandes conceptions de l'Art et de la Beauté, pareille entreprise dépasse les limites d'un simple article d'actualité. Mais précisément, la façon dont M. Chaliapine interprète le personnage de Méphistophélès, sous les traits duquel M. Kowalski le représente et qui lui a valu d'immenses et étourdissants succès, aussi bien dans l'opéra de Gounod que dans le beau drame d'Arrigo Boïto, joué depuis un quart de siècle dans le monde entier, et que Paris seul n'a pas encore entendu, précisément le Méphistophélès de M. Chaliapine nous offre un exemple typique de cette différence que je voudrais indiquer.

Nos chanteurs jouent toujours Méphistophélès en galant cavalier, brillant, agressif, ironique et préoccupé de l'effet à produire. M. Chaliapine n'oublie jamais au contraire que le personnage



Dessin de M. Jean RINGEL d'ILLZACH, pour *Consul s'amuse*.

Clichés Revue Théâtrale.

dont Goëthe a fait une des plus admirables et des plus intéressantes figures de la poésie universelle, est avant tout l'esprit du mal, de négation et de haine. Il ne peut pas, il ne doit pas être séduisant, élégant et fringant, même avec des allures romantiques et un air fatal, non, mille fois non, Méphistophélès est laid, il est triste, il est vulgaire, ignoble et trivial, parce qu'il hait la beauté et la bonté, parce qu'il ne sait pas aimer, parce que son souffle impur ternit jusqu'aux fleurs innocentes écloses au jardin de Marguerite. Il doit produire avant tout une impression de crainte, de répulsion, d'aversion et de dégoût ; il est le sarcasme et le doute éternels, donc il est la laideur elle-même, et celui qui comprend autrement ce sinistre et symbolique personnage s'éloigne de cette vérité supérieure dont aucunes considérations du succès personnel ne peuvent justifier l'abandon. Et, encore une fois, le Méphistophélès de Chaliapine est sinistre ; voyez ce regard inquiet, ce sourire méchant, ce front chargé de toutes les iniquités de ce monde, comme il hait et comme il doit souffrir, comme il est laid, triste et terrible dans sa vulgarité ! Soyez sûrs que Silvain aurait su lui prêter de la noblesse et de la grandeur même dans l'amertume et dans la révolte, et c'eût été une aussi belle interprétation certes, mais toute différente.

Silvain et Chaliapine sont célèbres, admirés et heureux ; ils représentent au jugement de la foule le triomphe légitime et éclatant, toutes les joies, toutes les sensations de domination et d'orgueil que peut donner la carrière aventureuse et hasardeuse entre toutes du théâtre, si brillante quand une étoile propice en illumine la route, si triste et si sombre au contraire quand la malechance s'y dresse à chaque pas — ainsi que cela arrive trop souvent, hélas ! — et pour l'immense majorité des comédiens. Pourtant le prolétariat théâtral lui-même — car la profession d'artiste dramatique possède ses prolétaires, elle aussi — demeure sympathique et touchante par cette faculté divine d'espérance et d'optimisme invariable que les pauvres acteurs gardent toujours, parmi les pires épreuves. Il est bon, il est agréable de le constater une fois de plus en contemplant avec mélancolie après ces portraits de divers triomphateurs, dont la destinée semble résumer l'apogée de la gloire et de la fortune du comédien, les traits évanouis à jamais dans l'invisible, le visage lamentable de la pauvre Louise France. Le portrait que nous en donne M. Edgar Chahine est bien remarquable — il est vivant, ou plutôt il fait revivre l'expression douloureuse, âpre et tragique dans sa vulgarité — de cette comédienne qui eut parfois des éclairs de génie, tout en sachant fort mal son métier et dont le nom reste lié, dans l'histoire du théâtre au XIX[e] siècle, à un mouvement de rénovation artistique si intéressant et si fécond en résultats de toute sorte — véritable révolution esthétique qui devait modifier tout le développement ultérieur de l'art dramatique en France. M. Antoine fut l'initiateur et le promoteur de cette évolution ; le Théâtre-Libre en devint le foyer d'activité et d'effort collectif, les dramaturges et les comédiens qui leur prêtaient l'appui de leur talent, de leurs aspirations et de leurs expériences en ont été les ouvriers de la première heure. Parmi ces modestes auxiliaires d'une œuvre belle et sympathique entre toutes, aujourd'hui victorieuse, Louise France fut une des plus méritantes et des plus injustement méconnues au point de vue de sa carrière personnelle, où elle ne connut qu'amertumes, déceptions et tristesses. Dans les premières pièces de ce qu'on appelle avec raison la période héroïque du Théâtre-Libre, ces œuvres si fortes, si puissantes, si originales, et d'une vérité si âpre malgré leur pessimisme et leurs violences voulues qui marquèrent les premiers efforts des jeunes dramaturges français vers une formule de théâtre plus souple, plus moderne, plus humaine, enfin affranchie du mensonge et des conventions d'autrefois, capable d'exprimer toute la cruauté, toute l'injustice et toute l'iniquité de la Société contemporaine, dans les premières comédies de Jean Jullien, de Maurice Boniface, de Henry Fèvre, de Georges Ancey, d'Oscar Méténier, de Louis de Grammont et de tant d'autres écrivains de talent, Louise France a créé une série de types inoubliables, d'un pittoresque sinistre et terrible, et qui atteignaient à la beauté par l'âpreté de coloris, l'intensité de réalisme, l'accent de révolte profonde que l'artiste leur prêtait. Celui qui ne l'a pas vue, par exemple, dans le rôle de la vieille prostituée, de la *Casserole*, ne se doute pas de l'épouvante qui peut se dégager d'une simple silhouette évoquée par le génie morose d'une grande artiste. Les défauts mêmes de Louise France, sa laideur, sa diction incertaine, la servaient puissamment dans la sphère du naturalisme féroce, pessimiste et outrancier fort à la mode à cette époque. Encore une fois, malgré toutes les lacunes de son talent et l'inégalité navrante qui lui ont fait le plus grand tort, Louise France avait une sorte de génie personnel. C'était en tout cas une personnalité aussi intéressante, comme artiste, d'un tempérament réaliste aussi intransigeant que M. Chaliapine. L'éminent chanteur moscovite cependant gagne cinq ou six mille francs par soirée. Louise France est morte à l'hôpital, pauvre, désespérée, après avoir connu toutes les épreuves de la défaite, toutes les amertumes de la misère, tous les outrages du malheur. C'est la vie. Pourtant, avant que l'oubli éternel, second linceul des morts, efface jusqu'au souvenir de cette artiste étrange, avant le grand silence qui commence déjà pour elle et qui sera d'ailleurs, tôt ou tard, le lot posthume des triomphateurs aussi bien que des vaincus et des victimes de la lutte sociale, ce n'est pas sans émotion que nous avons revu l'image tourmentée et expressive de la pauvre morte, d'autant plus, je le répète, que ce portrait est un des plus réussis de cette année. La notoriété de M. Chaliapine est si grande, non seulement en Russie mais dans toute l'Europe, que la direction du Théâtre Costanzi a prié le grand chanteur russe de prendre part au spectacle de gala qui fut donné en l'honneur de M. Loubet, au cours du récent voyage du Président de la République en Italie. Ceci est assurément très flatteur pour l'amour-propre du tragédien moscovite, mais M. Loubet aurait peut-être préféré entendre à Rome une œuvre moins connue que le *Faust* de Gounod, curiosité médiocre pour un spectateur français, même pour le Chef de l'État ! En toute sincérité, surtout étant donné le goût et la vive intelligence des choses artistiques dont M. Loubet a fait preuve maintes fois, il nous semble que le Président de la République aurait préféré entendre l'œuvre italienne à la mode, le succès du jour au pays de Dante, de Pétrarque et d'Alfiéri, le drame de d'Annunzio, la *Fille de Jorio*, dont le triomphe fut éclatant, unanime et décisif il y a quelques semaines à peine, précisément dans la Ville Éternelle, qui en eut la primeur !

Danseuse (bronze), par M. Eugène LAGARE.



Croquis de M. LAGARE, pour sa *Danseuse*.

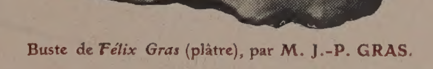


Croquis de M. DEJEAN, auteur de *la Féria*.

Clichés Revue Théâtrale.

M. Glicenstein, en exposant, dans la section de sculpture, un buste de d'Annunzio qui obtint le plus vif succès, a donc fait preuve non pas seulement d'un véritable talent, mais d'un sentiment fort louable de l'actualité, car jamais jusqu'à présent l'illustre poète et romancier italien, aussi célèbre en France qu'au pays du soleil, jamais d'Annunzio n'a bénéficié d'une pareille notoriété, d'un pareil épanouissement de gloire, d'influence et de génie. Puissance admirable du théâtre, sortilège à nul autre pareil, du plus difficile, parce qu'il est le plus complet, du plus séduisant, parce qu'il est le plus philosophique de tous les arts ! Le génie de d'Annunzio n'est plus contesté par personne : c'est un grand poète, malgré sa préciosité, sa mièvrerie, son emphase factice que compense si largement l'invincible souffle de sensualisme sincère, de volupté et de beauté créatrice qui anime son œuvre ! C'est même peut-être le seul écrivain de génie que l'Italie possède aujourd'hui, mais jusqu'à présent le poète de l'*Intrus*, le romancier du *Feu* n'avait que médiocrement réussi comme dramaturge. Enfin, après plusieurs tentatives incertaines, il obtint un immense succès avec cette *Fille de Jorio*, que nous espérons bien entendre l'hiver prochain, et sa gloire est complète, écrasante, définitive ; elle étouffe, pour quelques jours de trève, jusqu'aux clameurs furieuses de la médisance et de l'envie ! Ce premier triomphe dramatique semble éclipser tous les triomphes purement littéraires du poète ; en tout cas il les achève et les domine, il en paraît le couronnement et la récompense. Dans cette revue, où nous défendons avant tout la cause qui nous est chère, d'un art dont on voudrait en vain discuter ou abolir la suprématie, il nous est agréable de faire cette constatation une fois de plus. La foule parle beaucoup du poète italien, dont le profil net et dédaigneux se détache avec une vigueur et une finesse d'expression qui nous permet de compter le buste de d'Annunzio parmi les plus fortes œuvres de cette année.

M. Grasset, statuaire d'une intelligente compréhension s'alliant évidemment à la plus émouvante sensibilité, a envoyé cette fois un *Alfred de Musset* qui m'a ravi et qui est vraiment une œuvre de premier ordre.


Buste de *Félix Gras* (plâtre), par M. J.-P. GRAS.

Et ce n'est pas sans une fierté quelque peu agressive que nous nous rappelons, en examinant attentivement l'œuvre robuste et délicate à la fois de M. Grasset, combien Musset nous appartient, à nous autres gens de théâtre. Certes nous apprécions tout ce qu'il y a de jeunesse charmante, de tendresse, de fièvre amoureuse et d'immortels sanglots dans l'œuvre poétique et pathétique de l'auteur des *Nuits*. Oui, certes, son lyrisme émouvant et sincère, sa flamme et sa douleur, ses rêves et ses angoisses de la première heure vivront éternellement, les chansons légères qu'elle lui inspira voltigeront toujours sur les lèvres des générations passagères qui subiront l'une après l'autre l'épreuve et l'illusion de la vie. Mais comment ne pas reconnaître que le Théâtre d'Alfred de Musset est devenu aujourd'hui son meilleur titre de gloire ? Voilà la part vraiment impérissable de son œuvre, le legs immortel de son génie. Voilà les chefs-d'œuvre qui traverseront les siècles, sans craindre les variations du goût, les vicissitudes de l'opinion changeante, car la beauté parfaite, l'idéal même du rêve, de la poésie et de l'émotion dramatique y ont trouvé un des aspects essentiels qu'ils peuvent revêtir — celui de la fantaisie ailée, véridique pourtant, qui plane au-dessus de la réalité, mais sans la dédaigner en dégageant seulement ce qu'elle contient d'humanité, de charme et de tendresse.

Théâtre admirable, si profond, si simple et si habile, d'une poésie divine, d'une ardeur sentimentale impérissable, d'une grâce à nulle autre pareille, fleur rare et mystérieuse, au parfum de l'au-delà, aux vives et changeantes couleurs écloses parmi toutes les merveilles de notre poésie, de notre littérature si riche en chefs-d'œuvre exquis ou pénétrants, mais qui ne ressemble à aucune des roses de lyrisme ou d'inspiration épanouies sous le ciel de France, — Théâtre vraiment génial, que semble illuminer la clarté symbolique déployant ses prestiges fugitifs parmi les visions du *Songe d'une Nuit d'été !*

Tartuffe et *l'Important*.
Cire de M. Constantin GANESCO.

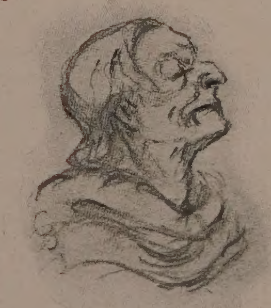
* * *

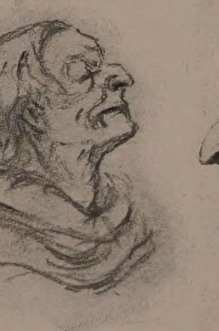
Que ne voit-on pas dans une exposition, les portraits voisinent avec les grandes toiles historiques ou symboliques, les paysages semblent répondre aux scènes de mœurs, l'idéalisme éternel braver la provocation déjà ancienne des écoles réalistes ! Et, parmi cette accumulation décevante d'œuvres diverses et d'aspirations contradictoires, étranger aux querelles de coteries et aux polémiques qui sévissent dans le monde des sculpteurs, peintres et autres adeptes des arts extérieurs, le philosophe ou le dramaturge, épris de mouvement et de vie, éprouve une sensation singulière de désenchantement et de lassitude.

* * *

Faisons toutefois un effort d'impartiale indulgence, rendons justice aux œuvres distinguées et intéressantes qui se recommandent à notre investigation en quelque sorte professionnelle par un rapport appréciable, soit d'inspirations ou de coloris, soit simplement de vague analogie avec l'art sublime de Shakespeare, de Sophocle et de Wagner, dont la supériorité sur ce monde d'images matérielles, nous apparaît de plus en plus écrasante. Une élégance raffinée caractérise l'étude de M. Fruchot, *Femme dans une loge ;* le *Moulin de la Galette*, de M. Jarach est d'une vérité sagace, d'une parfaite observation.

En une belle gravure sur bois, tirée avec des couleurs à l'eau, où M. Beltrand évoque l'effigie de ce génie surhumain, Maître immortel de la symphonie qui vécut l'exil terrestre sous le nom de Beethoven, l'artiste a marqué l'empreinte de profondes pensées, la compréhension et l'entente de la Beauté absolue. Ceci est un pur joyau et qui fait le plus grand honneur à M. Beltrand, autant par le

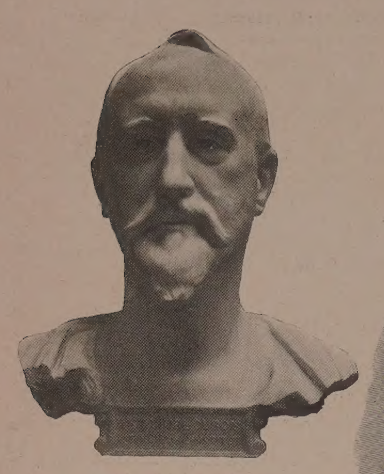




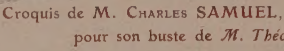


Croquis de M. C. GANESCO,
pour *Tartuffe* et *l'Important*.

Clichés Revue Théâtrale.



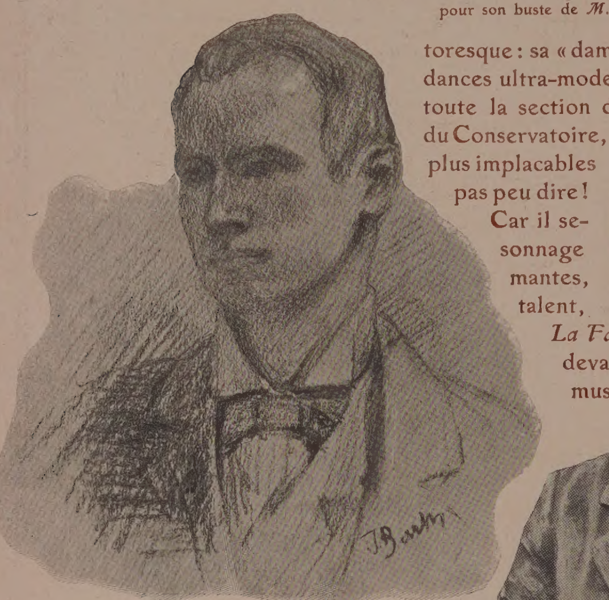
Buste de *M. Théodore Dubois*, par M. Charles SAMUEL.



Croquis de M. Charles SAMUEL, pour son buste de *M. Théodore Dubois*.

choix du sujet que par l'exécution. Et n'oublions pas tout de même que le gigantesque créateur des neuf symphonies impérissables est aussi le créateur de *Fidelio*, que lui aussi fut fasciné, ébloui et charmé par la séduction et le prestige du drame, le rêve du théâtre.

C'est encore le grand souvenir de Beethoven qu'évoque dans la section d'architecture la curieuse étude de décoration pour le temple de la Pensée, dédié à l'illustre musicien par M. Garas. Même parmi le peuple glacial qui habite le domaine de la sculpture, l'amateur de théâtre est arrêté souvent par quelque buste intéressant ou quelque groupe gracieux se rattachant à l'Art suprême qui synthétise et résume toutes nos aspirations et toutes nos préférences. Nous aimons le buste remarquable, sobre et expressif à la fois de l'acteur Decarli, par M. Fuchs. Une forte composition de M. Bidéraud, un marbre représentant le symbole admirable entre tous d'Orphée et Eurydice, tant de fois chanté par les dramaturges lyriques de tous les siècles et de tous les pays, nous émeut et s'impose à notre estime. D'un groupe en plâtre figurant des danseuses, M. Varlot a fait une œuvre vivante et intense, un vraie poème d'observation; *la Féria*, de M. Dejean évoque avec talent une vision pittoresque : sa « dame » en grand manteau, est suggestive comme une protagoniste de drame symboliste, aux tendances ultra-modernes. Je signalerai enfin comme une des œuvres les plus frappantes et les plus réussies de toute la section de sculpture, le buste, exécuté par M. Samuel, de l'honorable directeur du Conservatoire, M. Théodore Dubois, pour lequel les fanatiques de l'art musical, plus implacables encore que les fanatiques du monde de la peinture — et ce n'est pas peu dire! — sont si injustes, et depuis si longtemps! Car il serait peut-être temps de reconnaître, bien qu'il s'agisse d'un personnage officiel, que M. Dubois a écrit pour le théâtre des partitions charmantes, absolument agréables et scéniques! et mouvementées? et pleines de talent, pour tout dire en un mot! *La Farandole* est un des plus beaux ballets de l'époque, et *Xavière*, qu'on devait reprendre à l'Opéra-Comique, est tout simplement un pur joyau musical, une œuvre vraiment théâtrale, poétique, dramatique et émouvante au possible, et qui gardera son charme et sa fraîche beauté quand certaines partitions prétentieuses qui triomphent aujourd'hui sembleront insupportables à tout le monde.



Croquis de M. J. BUCHS, pour son buste de l'acteur *R. Decarli*.

Buste de l'acteur *Decarli*, par M. J. BUCHS.

Qu'il nous soit permis de signaler aussi tout particulièrement le portrait de M. Brancour, conservateur du musée du Conservatoire. Car le Conservatoire possède un musée et des plus intéressants, quoique bien peu de Parisiens le connaissent. Le portrait de l'homme éminent, distingué et sympathique à tous, qui préside aux destinées de ce musée, le portrait de M. Brancour est l'œuvre de Mme Brancour et nous a paru tout à fait remarquable. Ce n'est pas l'essai d'un amateur, mais la manifestation d'un véritable talent artistique. Par la vérité, l'intensité de sentiment, la justesse d'expression, la force et la sobriété d'exécution, ce portrait atteint vraiment au grand art. J'ai apprécié à sa juste valeur le beau portrait de Félix Gras, par M. Gras; j'aime infiniment la vive et souple *Danseuse* de M. Legrand. Et le *Tartuffe* de M. Ganesco est une chose très forte, très belle, et qui évoque le type d'universelle vérité psychologique créé par Molière, dont nos peintres s'inspirent si rarement. Peut-être trouvent-ils Molière démodé, ou pas assez artiste.....

Enfin, comment ne pas accorder notre sympathie admirative au si amusant *Consul s'amuse*, de M. Ringel d'Illzach. Pour le philosophe, cet infortuné et illustre animal, dont les reporters ont empoisonné les dernières années par une véritable persécution de publicité, le génial Consul était touchant et respectable, comme le vivant symbole d'une pauvre âme obscure aspirant à la vie de l'intelligence, se dégageant peu à peu des liens de l'animalité, des ténèbres où la brute végète, et les gens de théâtre ne peuvent oublier avec quelle courtoisie et quelle urbanité il présida récemment une fête parisienne des plus brillantes, le jour de la centième d'une des plus jolies pièces de la saison.

Stanislas RZEWUSKI.

Clichés Revue Théâtrale.




Croquis de M. de BIDERAN, pour *Orphée et Eurydice* (groupe marbre)

Le Gérant : Charles RICHARD

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

POUR FAVORISER LE DÉVELOPPEMENT DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE EN FRANCE

Assemblée Générale Annuelle du 30 Mars 1904

Les Actionnaires de la Société Générale se sont réunis en Assemblée générale ordinaire, le mercredi 30 mars, au siège de la Société, pour statuer sur les comptes de l'exercice 1903.

Le Conseil d'Administration, dans son rapport, présente les chiffres suivants qui font ressortir que tous les comptes de la Société sont en progression sensible et permettent de dire que ses affaires et ses services prennent une extension constante et régulière : le mouvement général de la Caisse s'est élevé à plus de 47 milliards de francs, soit un mouvement moyen par jour de 159 millions; celui du Portefeuille commercial se monte à près de 17 milliards de francs représentés par 40.948 000 effets; les Encaissements de Coupons ont atteint 556 millions de francs, et les Ordres de Bourse au comptant se chiffrent par 2 milliards 102 millions. Le solde des Comptes de Chèques qui, au 31 décembre 1902, était de 259 millions, représenté par 108 469 comptes, s'élève au 31 décembre 1903, à 273 millions, représentés par 118 047 comptes; le solde de ces mêmes comptes, au 29 février 1904, se monte à 275 millions.

Les résultats de l'exercice 1903 accentuent encore la démonstration faite, l'année dernière, de l'utilité de l'augmentation de capital de la Société, réalisée en deux fois, l'une en 1899, et l'autre en 1903. Le capital de 200 millions est aujourd'hui réparti entre plus de 35.000 actionnaires.

Bien que le réseau d'Agences et de Bureaux fût déjà considérable, la Société a encore créé 19 bureaux en Province : Amboise, Armentières, Aubagne, Bergues, Bressuire, Corbeil, Gournay-en-Bray, Jonzac, Lannion, Loches, Méru, Montdidier, Monte-Carlo, Oyonnax, Péronne, Le Quesnoy, Rueil, Villeneuve-sur-Yonne, Villers-Cotterets; érigé en Agences les bureaux de Guingamp, Parthenay et Provins; installé deux Agences à Vienne et Villefranche-sur-Saône, et ouvert, dans la banlieue de Paris, des bureaux à Saint-Mandé, Montrouge et Saint-Leu.

Le Service de location de Coffres-forts, dont les frais d'établissement sont toujours amortis dans une très courte période, a été encore étendu; il fait réaliser, déjà, des recettes nettes très sérieuses et qui ne peuvent qu'augmenter.

La Société a, comme d'habitude, participé aux affaires importantes qui se sont présentées sur le marché de Paris, notamment aux émissions des obligations du Crédit Foncier Egyptien, de l'Emprunt Roumain, de l'Emprunt Serbe des Monopoles, de Chemins de fer Russes, de la Colonie de Madagascar, de l'Emprunt de l'Afrique Occidentale Française, du Crédit Foncier de France, de l'Emprunt Chinois de 1902. Elle a ouvert ses guichets aux opérations d'unifications de la Dette Ottomane et souscrit aux émissions de Bons et d'Obligations du Trésor Français.

Les bénéfices nets de la Société, y compris le reliquat de l'exercice précédent, ont atteint 6.698.166 fr. 51, sur lesquels 2.500.000 francs ont été payés aux actionnaires le 1er octobre 1903. Le Conseil a proposé de de distribuer, à partir du 1er avril 1904, 9 fr. 11 par action, soit, après déduction de l'impôt sur le revenu, 8 fr. 50 nets, et de mettre à la réserve 331.215 fr. 20. Cette répartition porte le rendement de l'exercice à 6,14 o/o du capital versé.

L'Assemblée a approuvé les comptes de l'exercice 1903 et adopté la proposition du Conseil relative au dividende. Elle a réélu administrateurs. MM. le baron Hély d'Oissel, Gaudet et Maxime Duval; et censeur, M. Thirria. Enfin, elle a nommé commissaires pour l'exercice 1904, MM. Lavallée, de Matharel et Thirria.

Ces résolutions ont été votées à l'unanimité.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

PARIS A LONDRES

Viâ ROUEN, DIEPPE et NEWHAVEN par la gare Saint-Lazare

Services rapides de jour et de nuit, tous les jours (dimanches et fêtes compris) et toute l'année.

Trajet de jour en 8 h. 1/2 (1re et 2e classe seulement).

GRANDE ÉCONOMIE

Billets simples, valables pendant sept jours. — 1re classe, 43 fr. 25 ; 2e classe, 32 fr. ; 3e classe, 23 fr. 25.

Billets d'aller et retour, valables pendant un mois. — 1re classe, 72 fr. 75 ; 2e classe, 52 fr. 75 ; 3e classe, 41 fr. 50.

MM. les Voyageurs effectuant, de jour, la traversée entre Dieppe et Newhaven, auront à payer une surtaxe de 5 francs par billet simple et de 10 francs par billet d'aller et retour en 1re classe ; de 3 francs par billet simple et de 6 francs par billet d'aller et retour en 2e classe.

Départs de Paris-Saint-Lazare : 10 h. 20 du matin, 9 heures du soir. — Arrivées à Londres (London-Bridge) : 7 heures du soir, 7 h. 40 du matin ; (Victoria) : 7 heures du soir, 7 h. 50 du matin.

Départs de Londres (London-Bridge) : 10 heures du matin, 9 heures du soir ; (Victoria) : 10 heures du matin, 8 h. 50 du soir. — Arrivées à Paris-Saint-Lazare : 6 h. 40 du soir, 7 h. 15 du matin.

Les trains du service de jour entre Paris et Dieppe et vice versa comportent des voitures de 1re et de 2e classes à couloir avec w.-cl. et toilette ainsi qu'un wagon-restaurant ; ceux du service de nuit comportent des voitures à couloir des trois classes avec w-.cl. et toilette. La voiture de 1re classe à couloir des trains de nuit comporte des compartiments à couchettes (supplément de 5 francs par place). Les couchettes peuvent être retenues à l'avance aux gares de Paris et de Dieppe, moyennant une surtaxe de 1 franc par couchette.

La Compagnie de l'Ouest envoie franco, sur demande affranchie, un bulletin spécial du service de Paris à Londres.

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

Trains de luxe entre LONDRES, PARIS et la CÔTE d'AZUR

A partir du 1er mai, les trains de luxe *Calais-Méditerranée* cesseront d'être quotidiens, mais continueront d'être mis en marche dans les conditions suivantes :

1° Du 1er au 15 mai, quatre fois par semaine, savoir : Les lundis, mercredis, vendredis et dimanches au départ de Londres (9 h. du matin), et de Paris (6 h. du soir).

Les dimanches, mardis, mercredis et vendredis au départ de Vintimille (2 h. 50 du soir), et de Menton (3 h. 15 du soir) ;

2° Du 16 au 21 mai, trois fois par semaine, savoir : Les lundis, mercredis et vendredis au départ de Londres et de Paris ;

Les mercredis, vendredis et dimanches au départ de Vintimille et de Menton.

3° Du 22 au 31 mai, deux fois par semaine, savoir :

Les mercredis et vendredis, au départ de Londres et de Paris ;

Les mercredis et vendredis, au départ de Vintimille et de Menton.

Relations entre PARIS et la CÔTE d'AZUR

A partir du 21 avril, les trains rapides Nos 17 et 18 (Lits-Salon, Sleeping-Car 1re classe), partant de Paris à 7 h. 25 du soir et de Vintimille à 6 h. 55 du soir, cesseront d'être quotidiens, mais continueront d'être mis en marche dans les conditions suivantes :

1° Du 21 au 30 avril, quatre fois par semaine savoir : les lundis, mardis, jeudis et samedis au départ de Paris.— Les lundis, mercredis, jeudis et samedis au départ de Vintimille.

2° Du 1er au 15 mai, trois fois par semaine, savoir : les mardis, jeudis et samedis, au départ de Paris. — Les lundis, jeudis et samedis au départ de Vintimille.

3° Du 16 au 31 mai, deux fois par semaine, savoir : les mardis et samedis, au départ de Paris. — Les lundis et jeudis, au départ de Vintimille.

(Nombre de places limité).

CHEMINS DE FER D'ORLÉANS

Printemps 1904

VOYAGES EN ESPAGNE

Billets ALLER et RETOUR à prix réduits

En vue de faciliter les voyages que de nombreux touristes font chaque année en Espagne, à l'occasion de la Semaine Sainte, des Fêtes de Pâques à Madrid et de la Foire de Séville, la Compagnie d'Orléans, d'accord avec la Compagnie du Midi et les Compagnies espagnoles intéressées, vient de réduire dans une mesure importante les prix des billets aller et retour délivrés chaque année à la même époque, au départ de Paris et de toutes les gares et stations de son réseau.

Ces billets sont délivrés du 21 Mars au 15 Mai et seront indistinctement valables pour le retour jusqu'au 15 Juin inclus.

1° Pour MADRID	Prix	150 francs en 1re classe
		105 — 2e —

avec faculté d'arrêt à Bordeaux, Bayonne, Hendaye et sur tous les points du parcours espagnol.

Les porteurs de ces billets trouveront à Madrid des billets d'aller et retour à prix très réduits leur permettant de visiter L'Escurial, Avila, Ségovie, Tolède, Aranjuez et Guadalajara.

2° Pour SÉVILLE	Prix	190 francs en 1re classe
		135 — 2e —

avec faculté d'arrêt à Bordeaux, Bayonne, Saint-Sébastien, Burgos, L'Escurial, Madrid, Aranjuez, Castillejo et Cordoue.

UNION DE LA PROPRIÉTÉ

DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE

MUTUALITÉ FRANÇAISE

Société Générale d'Assurances

CONTRE LE

VOL ET AUTRES RISQUES

SIÈGE SOCIAL : 23, Rue Le Peletier.

TÉLÉPHONE 297-82.

LOUIS BLOT

TAILLEUR

Téléphone 309-89 — *30, Faubourg Montmartre*

RAYON SPÉCIAL DE LOCATION D'HABITS

CREME  SIMON

Maison de premier Ordre

PRODUITS PHOTOGRAPHIQUES

CRISTALLOS

RÉVÉLATEUR FIXO VIREUR CAMÉLEON

Envoi des Catalogues et Echantillons contre 45 cent.

67, Boulevard Beaumarchais, PARIS

Contre LA **CHUTE DES CHEVEUX**

Pour le NETTOYAGE de votre CHEVELURE

Faites usage du Merveilleux **Pétrole HAHN**

ANTISEPTIQUE

Souverain pr développer, embellir et fortifier la Chevelure des Enfants.

ATTENTION ! Il existe des contrefaçons. — Exiger le véritable **Pétrole HAHN**, préparé par **F. VIBERT**, Lauréat, de Chimie, Fabricant, 47, **Avenue des Ponts, à LYON.**



Indispensable à toutes les Ménagères

ET PENSIONNATS DE DEMOISELLES

REPRISEUSE MECANIQUE

Avec cette repriseuse n'importe qui peut faire des reprises invisibles, vivement et facilement, sur Bas, Chaussettes, Lingerie et tous les tissus.

4f75 *franco pour la France et les Colonies,* CONTRE MANDAT OU TIMBRES-POSTE.

Seul Concessionnaire : **L. WEISER**,

11, Rue Martel, PARIS. *GROS et DÉTAIL.*



Médailles d'Or aux Expositions universelles de Paris 1889-1900

La délicieuse **ABRICOTINE P. Garnier**

est le complément de tout bon repas

EN VENTE chez les négociants et les entrepositaires maisons de comestibles et épiceries fines.



PHOSPHATINE FALIÈRES

ALIMENT

DES ENFANTS

Caractère Grasset, de la Fonderie Peignot

DEMANDEZ PARTOUT
le **NOUVEAU**
Papier Citrate **JOUGLA** à 70c LA POCHETTE
C'est le Meilleur

BOUTEILLES ET BOUCHONS
Établissement fondé en 1795
EDARD — ÉDARD ET MELIN
CH. BARREZ, SUCCESSEUR
26, 28, Rue du Dragon, PARIS — 37, Crutched Friars, LONDRES
Seul dépot des Verreries de Vauxrot (Aisne), de Lourches (Nord) et d'Arques (P.-de-C.). — Capsules métalliques de la Maison MEYNIEU et Cie, Bordeaux. Seul agent à Paris. — *Téléphone* 702-39. Adresse télég. TRADOB.

Exposition de 1900 : Grand Prix



Recommandés par les médecins pr **Hygiène** de la Peau et **Beauté** du Teint

REVUE ALSACIENNE ILLUSTRÉE

PUBLICATION DE LUXE, TRIMESTRIELLE
Format in-4°. — Sixième Année.

Cette Revue forme chaque année, un volume de 250 pages, contenant environ 200 illustrations dans le texte et 16 à 20 planches hors-texte (eaux-fortes, bois, lithographies, etc.).

Elle étudie la vie et les œuvres des Alsaciens illustres, l'histoire, l'ethnographie, la topographie, les monuments du pays, l'art populaire ancien et le mouvement artistique contemporain, en un mot : tout ce qui contribue à faire mieux connaître et aimer l'Alsace.

Chaque fascicule, en outre, comprend une *Chronique d'Alsace-Lorraine*. Des notices biographiques et nécrologiques y fixent le souvenir des personnages marquants ; les principales publications intéressant la province y sont analysées ; enfin, une rubrique spéciale illustrée de nombreuses gravures, enregistre les *faits et documents* utiles à retenir : littérature, beaux-arts, archéologie, folklore, politique, droit, économie politique, agriculture, commerce et industrie, statistique, etc.

Abonnement pour une année :

STRASBOURG, 15 francs ; ALSACE-LORRAINE, 17 francs ; FRANCE et ÉTRANGER, 19 francs.

A Strasbourg, aux bureaux de la Revue, 27, rue des Serruriers ; à Paris, à la Revue Théâtrale, 60, rue de La Rochefoucauld et chez tous les Libraires.



Thiébaut Frères
FUMIÈRE & GAVIGNOT
SUCCESSEURS

Bronzes d'Art
Figures
Ameublement
Éclairage

GRANDS PRIX : Paris 1878-1889
Hors Concours, Membre du Jury : Paris 1900

32, Avenue de l'Opéra

LE SAVON VERT DE L'AMIRAL à l'Extrait de FIEL Bté s.g.d.g. FAIT **MAIGRIR**
LA PARTIE DU CORPS SAVONNÉE
Sans altérer ni la santé ni l'épiderme. la les 2 pains 10f (les France, mdat).
Brochure sur demande. SAVONNERIE de l'AMIRAL, 35, r. Le Peletier, Paris



Photographie
Cautin & Berger
Attitrée des Gens du Monde et des Artistes

Poses extrêmement soignées
Poses de théâtre

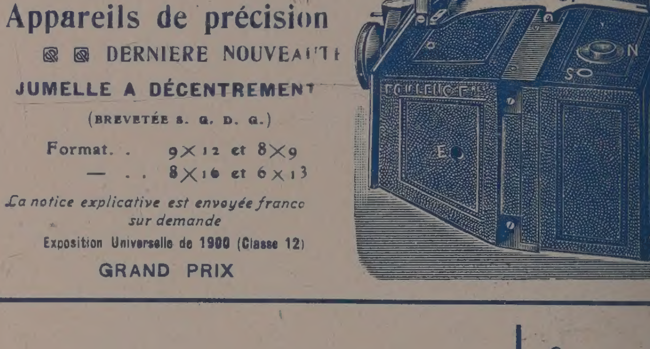
— AGRANDISSEMENTS
Reproduction de Scènes
Procédés tout à fait spéciaux

HOTEL PRIVÉ
62, Rue Caumartin, 62

Médaille d'Or à l'Exposition de 1900

MAISON FONDÉE EN 1827
Les Établissements POULENC FRÈRES
92, Rue Vieille-du-Temple
PARIS

Appareils de précision
DERNIÈRE NOUVEAUTÉ
JUMELLE A DÉCENTREMENT
(BREVETÉE S. G. D. G.)
Format. . 9×12 et 8×9
— . . 8×16 et 6×13
La notice explicative est envoyée franco sur demande
Exposition Universelle de 1900 (Classe 12)
GRAND PRIX





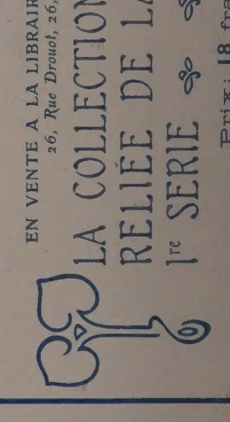
Marque déposée

Les clichés photographiques des scènes d'intérieur ont été obtenus par les **Appareils** et la **Poudre Éclair IDÉAL**.

Pour tous renseignements, s'adresser à M. d'OSMOND,
39, Rue Notre-Dame-de-Lorette, PARIS.

L'IMMALINE
MARQUE DÉPOSÉE EN 1904
SÈVE CAPILLAIRE
FORTIFIE LA CHEVELURE et lui donne un éclat incomparable. — ***Maintient l'ondulation.***
SOUVERAINE contre la **CALVITIE**
Favorise la repousse par son action énergique sur les bulbes capillaires.
PRIX DU FLACON : 6 fr. — 11 fr. le DEMI-LITRE. — 20 fr. le LITRE.
L. CHOMEAU, Spécialiste, 4, Boul^d Voltaire, PARIS.
EN VENTE : Salons de Coiffure et **envoi** *franco contre mandat.*

En Vente chez tous les Libraires
NOS ARTISTES
des Théâtres et des Concerts, par JULES MARTIN.
400 Portraits — 400 Biographies. — Prix : 3 fr. 50.



"CONSULTEZ VOTRE DOCTEUR"

LE VIN VOGUET

Combat énergiquement le mal de mer, le soulage avec efficacité.

Il fortifie les CORDES VOCALES, rend la voix souple et claire.

Son usage, même prolongé, ne provoque ni trouble gastro-intestinal, ni constipation.

Ces médicaments sont exempts de tout alcool.

Exiger l'ÉTIQUETTE avec deux moines

PROVINCE. — Ajouter 85 centimes pour colis postal de 1, 3, 6 bouteilles.

44, Boul^d Haussmann, PARIS



PASTILLE VOGUET
Quino-Phosphatée
Est l'extrait du VIN VOGUET
Tonique, Fortifiante
La Boite : 2 fr. 90 — Les 6 Boites : 16 fr. 50

PASTILLE VOGUET ANTIDIABÉTIQUE
Sans sucre, sans féculents
La Boite : 3 fr. 90 — Les 6 Boites : 22 fr. 50

Exiger l'ÉTIQUETTE avec deux moines

Dépôt du CARDINAL-QUINQUINA

44, Boul^d Haussmann, PARIS

Imprimerie de la *Revue Théâtrale*, L. GEISLER
aux CHATELLES, par RAON-L'ÉTAPE (Vosges)

REPRODUCTIONS ARTISTIQUES. — PHOTOCHROMIE D'APRÈS NATURE. — REPRODUCTIONS PHOTOGRAPHIQUES DIVERSES. — AFFICHES CHROMOTYPOGRAPHIQUES
PROCÉDÉ DES TROIS COULEURS. — PROGRAMMES POUR CONCERTS, TOURNÉES THÉATRALES. — ILLUSTRATIONS D'OUVRAGES. — ALBUMS. — CATALOGUES.